

CARACTERES
DES FEMMES,

OU

AVENTURES
DU CHEVALIER DE MIRAN.

SECONDE PARTIE.

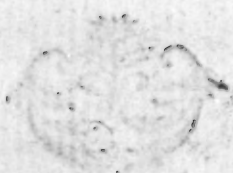


A LONDRES;

& se vend à PARIS,

Chez FETIL, Libraire, rue des Cordeliers;
au Parnasse Italien.

1773.





LETTRE SIXIÈME.

Elle ne contient que de la Morale ; ceux qui ne l'aiment pas , peuvent se dispenser de la lire.

PLUS vous connoissez ma paresse , Madame , plus vous devez être satisfaite de mon exactitude. Je m'apperois que mes Lettres se succèdent assez rapidement. Le desir de vous plaire me donne , pour vous écrire , une facilité dont je me croyois incapable. Je souhaite qu'elle ne nuise point à mon style , & que mes aventures continuent de vous amuser.

Je parlois de Nice avec beaucoup

II. Part.

A

d'amour pour Madame Dorchiny ; mais son silence , & ce que Monsieur de Trembel m'écrivit sur sa légèreté que je connoissois , & sur son indifférence que j'avois cru vaincre , me la firent bientôt oublier.

Nous eûmes , le premier jour de notre navigation , un tems admirable , mais le lendemain , vers les six heures du matin , le ciel se couvrit d'épais nuages , la mer grossit , les éclairs brillèrent , le tonnerre gronda , un déluge d'eau fondit sur nous. Plusieurs vents contraires firent à leur gré flotter notre vaisseau qui paroissoit quelquefois s'élever jusqu'aux nues pour retomber ensuite dans les abîmes les plus profonds : tous les élémens nous offroient l'image terrible de la mort ; on la voyoit sur chaque flot ; l'égarement du Pilote , les cris des Ma-

relots , tout annonçoit un naufrage prochain ; les confessions publiques , les prières ferventes , les embrassemens douloureux , les pardons généraux , les regrets d'un Père sur de pauvres Enfans qui avoient encore besoin de lui , le désespoir d'un mari , les larmes d'un Amant , l'épouvante & l'horreur dont tout le monde étoit saisi , brisèrent mon cœur. Je partageois l'effroi général , lorsque le vent d'*Est* domina sur les autres vents , & souffla avec une si impétueuse violence , que notre Navire fut jetté sur le rivage de *Porto-Conto* , qui est au commencement de l'île de Sardaigne , du côté de celle de Corse. Nous trouvâmes notre salut dans la perte de notre Vaisseau qu'il fut impossible de radouber. Nous voilà échoués ; nous sautons à terre ; nous remercions Dieu de nous avoir sauvés : & cha-

cun chercha de son côté à ravoïr ses effets : j'eus les miens au moyen d'une récompense que je promis & que je donnai à l'équipage. Je n'étois pas dans un petit embarras pour continuer ma route jusqu'à *Cagliari*. Je m'informai s'il y avoit de l'impossibilité d'y aller par terre. On me dit qu'il n'y avoit que les Naturels du Pays qui pussent entreprendre un pareil voyage, parce que beaucoup de marais, dont l'eau étoit croupissante & infecte, rendoient l'air très-mal-sain : on me conseilla d'attendre le relâche de quelque Vaisseau pour m'y embarquer. Je demurai plusieurs jours indécis sur le parti que j'avois à prendre, je me déterminai enfin à traverser l'Ile pour me rendre à sa Capitale. Ma résolution déterminâ le Capitaine, le Second & le Pilote à faire comme moi. Nous

primes deux Conducteurs, des bons chevaux, & nous nous mîmes en marche. Nous fîmes une halte pendant le jour pour dîner ; nous arrivâmes le soir dans un petit Village dont le nom m'est échappé, & qui est à la distance de dix lieues de *Porto-Conto*. Nous fîmes coucher dans plusieurs maisons de principaux Particuliers de l'endroit qui ne nous dirent rien d'obligeant, mais qui nous régalerent très-bien, ce qui vaut mieux que de froides politesses. Nous partîmes le lendemain à la pointe du jour, jusqu'au soir de la troisième journée il ne nous arriva rien de remarquable. J'aperçus devant moi, vers le soleil couchant, un très-petit Village dont toutes les maisons me parurent neuves, je voulus diriger ma route de ce côté-là, nos Conducteurs n'étoient point de cet avis, parce que,

dirent-ils , les gens qui l'habitent , sont Etrangers , & ne nous entendraient point. Quelle Langue parlent-ils , leur dis-je ? = Le Grec vulgaire dont on se sert dans le Levant , & qui n'est entendu que par ceux qui en ont fait une étude particulière à cause de sa différence avec le Grec littéral. = C'est un idiôme que j'ai appris d'un domestique de mon Pere qui avoit été à Constantinople , & que je parle assez bien ; ainsi voyons cette Colonie Grecque. * Mes Compagnons de voyage y consentirent ; nous arrivâmes à ce Village , où notre aspect fit fuir les Enfans & les Femmes qui n'étoient point accoutumés à voir des Etrangers chez eux. Un Vieil-

* Ceci n'est point une fiction : la Colonie existe encore dans l'Ile de Sardaigne , & on verra comment elle s'y est établie.

lard vénérable , dont les années avoient courbé le foible corps , & blanchi la longue barbe , s'avança lentement vers nous : il étoit habillé selon l'usage de son Pays , c'est-à-dire à la Turquie , au Bonnet près , qui , au lieu d'être un *Turban* , étoit un grand Bonnet rouge , entourré de peau de Martre comme ceux de nos Interprètes dans le Levant. Une douce sérénité régnoit sur sa figure , & tempéroit l'air de majesté avec lequel il nous aborda pour nous demander ce que nous souhaitions. Je pris la parole & je lui dis : « Respectable Vieil-
 » lard , nous sommes des Voyageurs
 » qui ne venons point chez toi pour
 » te faire du mal , mais pour te de-
 » mander l'hospitalité. Nous avons
 » faim & soif , nous venons prendre
 » un repas avec toi en payant ce
 » que tu nous donneras. Mon Frere ,

» me dit-il , viens , toi & les tiens
» dans ma maison , nous y mange-
» rons ce qu'il y aura : les hommes
» sont trop heureux , lorsqu'ils
» peuvent se rendre utiles les uns
» aux autres : ce qui leur appartient
» en particulier , est le patrimoine
» de tous : refuser de le partager
» avec eux , c'est faire un larcin à
» l'humanité , c'est outrager la Di-
» vinité par la plus noire ingrati-
» tude. » Que de vertus dans cet
homme grossier ! En a-t-on autant
lorsqu'on est civilisé ? Que nous
avons perdu à nous instruire ! Que
l'ignorance de nos Pères étoit préfé-
rable à notre orgueilleux sçavoir !
« Nous sommes pauvres , continua-
» t-il , mais nous aimons à faire le
» bien , pour ressembler , autant
» qu'il est en nous , à l'Etre suprême
» qui nous comble chaque jour de
» bienfaits. Il nous envoie de l'eau

» pour humecter nos champs ; un
» beau soleil pour en mûrir les pro-
» ductions , & la santé pour cultiver
» cette portion de terre qui nous a
» été donnée par celui que nous nous
» sommes choisi pour Maître , & qui
» nous traite comme ses Enfans.
» Puiffe la bénédiction du ciel
» favoriser constamment les bons
» Rois ! Ils sont les Dieux de la
» terre , nous leur devons le tri-
» but de notre amour. Ils se donnent
» plus de soins pour nous rendre
» heureux , qu'ils n'en prennent
» pour l'être eux-mêmes. Quel mo-
» tif de reconnoissance & d'atta-
» chement ! »

J'embrassai le bon Vieillard , en applaudissant à sa manière de penser ; il étoit enchanté de m'entendre parler sa Langue. Il me prit par la main , me conduisit à son habitation & me présenta à sa Femme ,

en lui disant « Bonne Femme , voici
» des Etrangers qu'il faut héberger ;
» ils sont nos Frères , je te recom-
» mande de les bien traiter. Mon
» Maître , lui dit-elle , ils mange-
» ront & boiront comme nous ; je
» leur souhaite l'appétit que nous
» avons. » Elle continua d'apprêter
le souper sans nous regarder. Sa ré-
ponse ne vaut-elle pas mieux que
l'avidité curieuse, les révérences, &
les mignardises d'une petite Maî-
tresse ? Elle dit ensuite à son Mari :
Mon Maître , il faudroit montrer
nos Enfans à ces Messieurs. Femme ,
tu as raison , lui répondit-il , c'est
une politesse que nous leur devons.
Le Pere sortit pour lors , & fut les
appeler ; ils étoient aux champs à
travailler. Que ces gens-là sont heu-
reux , disois-je en moi-même , & que
le faste des Villes nous éloigne du
bonheur ! Ici une rusticité franche

est l'expression de la vertu même : notre politesse , qui n'en est que le vernis , est souvent le masque de l'ame qui en cache la difformité. Nous vîmes arriver , quelque tems après , un petit Garçon de douze ans & une Fille de quinze. *Marigo* , saluez ces Messieurs ; *Dimitraky* , embrassez-les , lui dit le Pere : la Fille fit une révérence en avant , en inclinant sa tête vers nous , & le Garçon nous embrassa tous avec la plus grande familiarité. Si la distinction des rangs lui avoit été connue , il auroit été plus timide. Que les hommes ont mis d'obstacles à leur bonheur , & qu'il y a de la bizarrerie dans leurs conventions ! J'étois attendri de ce spectacle : celui de la nature est fait pour le cœur du Sage. Il échappe au stupide vulgaire ; mais l'un n'en profite souvent pas plus que l'autre. A quoi sert

de connoître le bien , si on ne le pratique pas ? Société , Science , Philosophie , quel ravage n'avez-vous pas fait parmi nous ? Les hommes rassemblés acquirent des connoissances , multiplièrent leurs besoins , augmentèrent leurs misères , perdirent leur première innocence , & n'eurent plus de vertu ; ces réflexions me font pleurer sur l'humanité , sans me rendre meilleur. Pourquoi faut-il que mon Histoire soit celle de tous les hommes ? . . . Que notre éducation est vicieuse ! On nous apprend avec soins mille Sciences inutiles , & on néglige de nous instruire des Loix de notre Pays , de celles de l'honneur , de l'honnêteté & de la vertu ; les seules que nous devrions savoir pour être bon Pere , bon Fils , bon Mari , & sur-tout bon Sujet.

Je m'informai de notre Hôte de-

puis quel tems il habitoit l'Île ; par quel événement il s'y trouvoit ; si le nombre des Habitans étoit considérable ; quelle forme de gouvernement & quelles Loix ils avoient ? Sa réponse mérite d'être rapportée tout au long.

« Nous sommes venus ici cent
 » Familles sous le bon plaisir du
 » Roi de Sardaigne ; il nous a fait
 » construire ces maisons , nous a
 » donné des semences pour cultiver
 » la terre des environs , nous
 » exempté de tous droits pendant
 » six ans , pour nous faire payer en-
 » suite ceux qu'il exige de ses
 » propres Sujets. Nous vivons heu-
 » reux , parce qu'il est facile de
 » l'être quand on sçait modérer ses
 » desirs & les contenir dans les
 » bornes de la nature. Elle est sage :
 » on n'est jamais à plaindre en ne
 » suivant qu'elle : les seuls désordres

» de l'imagination nous rendent
» malheureux. Il y a quatre ans
» que nous sommes établis, ici.
» L'air nous rendit presque tous
» malades le premier été que nous
» y fûmes ; mais nous nous portons
» bien à présent. Nous n'avons
» point de Médecin , la diete &
» l'eau sont nos remèdes. La Nature
» nous guérit , ou plutôt notre so-
» briété nous empêche d'être ma-
» lades. Nous n'avons point de
» Loix, parce que nous ne commet-
» tons point de crimes. Chaque
» Pere de Famille gouverne sa Mai-
» son , & s'occupe du bonheur de sa
» Femme & de ses Enfans. L'intérêt
» & la vanité n'excitent aucun dé-
» sordre chez nous , la paix & la
» tranquillité nous accompagnent
» par-tout. La source la plus ordi-
» naire des agitations & des cha-
» grins de la vie, c'est la recherche

» des plaisirs qui ne sont pas faits
» pour nous , & qui répugnent con-
» séquemment à nos principes , à
» nos goûts , à nos caractères , &
» sur-tout à nos occupations. Les
» nôtres sont paisibles , parce que
» la vertu les dirige. Nous cultivons
» nos champs , & la terre nous
» rend avec usure les soins que
» nous lui donnons ; plus on em-
» ploie de bras pour elle , plus elle
» produit. Plus nous aurons d'En-
» fans , plus elle aura de cultiva-
» teurs ; nous ne craignons rien des
» besoins mal satisfaits ; les nôtres
» seront toujours suffisamment rem-
» plis , parce que nous n'aurons ja-
» mais à satisfaire ceux du luxe &
» de la vanité. Nous avons des prin-
» cipes simples que nous puisons
» dans la Nature , & qu'elle donne
» toujours à ceux qui la consultent :
» nous conservons dans nos cœurs

» l'enthousiasme de la vertu & de
» l'humanité, le charme de l'amour
» & de l'amitié. Nous aimons nos
» Femmes & nos Amis, & nous
» nous occupons du bonheur de nos
» Enfans : quand ils seront grands,
» nous les marierons ; nous leur
» donnerons une portion de terre à
» cultiver, & nous les nourrirons
» jusqu'à ce qu'elle produise de quoi
» les nourrir. Ils vivront comme
» nous sans ambition & sans mau-
» vais penchant. Ils seront bons,
» sans se croire parfaits, & cher-
» cheront à devenir meilleurs. Ils
» jouiront des vertus qu'ils auront,
» & l'espérance d'en acquérir en-
» core, tiendra toujours leur cœur
» dans la joie. Il n'y a que le vice
» de sombre, l'honnêteté est tou-
» jours gaie. Ils aimeront leurs
» Femmes, en seront aimés, fen-
» tiront le besoin de se perfection-
ner

ner l'un par l'autre ; auront des
» Enfans à qui ils transmettront
» leurs vertus & le bien que nous
» leur aurons fait. Notre postéri-
» té sera à jamais heureuse. En
» maintenant l'ordre du système de
» bonheur, de médiocrité & de fru-
» galité que nous avons adopté ;
» la prudence & la sagesse nous ont
» indiqué des arrangemens qui nous
» garantissent de toute communica-
» tion avec nos voisins. Leur com-
» merce nous donneroit des con-
» noissances dont nous n'avons pas
» besoin, & nous priveroit de nos
» vertus qui nous sont absolument
» nécessaires. Pour éviter tout in-
» convenient à cet égard , il est
» convenu parmi nous , que les
» jeunes gens ne sortiront point du
» Village , & qu'il faut avoir at-
» teint l'âge de soixante ans pour
» aller vendre dans les Villes des

» environs le superflu de nos pro-
» ductions. Nous n'exigeons , en
» échange de nos denrées , que ce
» que nous avons besoin pour nous
» garantir de l'intempérie des fai-
» sons. Nous ne voulons pas nous
» accoutumer à avoir de l'argent :
» nous pourrions en prendre le
» goût , & nous serions perdus. C'est
» le desir d'en posséder beaucoup
» qui a fait connoître les moyens in-
» justes d'en acquérir , & ces moyens
» ont peuplé la terre de coupables.
» L'injustice est le vice qui conduit
» à tous les vices , & l'ambition
» démesurée fait un fléau des hu-
» mains de celui qu'elle possède. »
Je prenois le plus grand plaisir à
entendre parler ce bon Vieillard ,
& je disois en moi-même : Que de
Philosophie ! que de connoissances
du cœur humain sans étude ! que
de lumières ! que de bon sens ! que

de raisons sans prétentions & sans faste ! On définit la sagesse & la vertu dans les Villes , ici on n'en sçait point la définition , mais on y est sage & vertueux. Notre cœur nous suffit pour nous bien conduire : nous serions toujours honnêtes , toujours heureux , si nous l'écou- tions. Nous naissons naturellement bons , & nous apprenons à devenir méchans. Funeste science qui est l'ouvrage de nos besoins factices ! Je fis diverses questions au bon Vieillard auxquelles il remit de ré- pondre après le souper. Notre pe- tite collation est servie , ajouta-t-il, venez tous en prendre votre part. Il nous fit asseoir sans distinction, & fut se placer auprès de sa Femme, après avoir béni la table qui étoit servie proprement , & couverte de divers plats de légumes & de raci- nes fort bien apprêtées , dont il nous

servit abondamment & avec une effusion de cœur vraiment touchante. Un vin léger , mais pur , fut notre boisson ; un pain , presque noir , mais bien pétri , & aussi appétissant que sain , fut celui que nous mangeâmes. Notre Hôte nous versoit souvent à boire , en nous disant que son vin étoit bon , qu'il fortifioit l'estomac & rappelloit le sentiment de la vie. Il nous engagea plusieurs fois à célébrer avec lui la santé du Roi de Sardaigne.

« C'est notre Maître , ou plutôt
» notre Pere , disoit-il , & nous
» nous rappellons de lui par tout :
» nous ne passons point de jours
» sans aller dans le temple de l'Eter-
» nel faire des vœux au ciel pour
» sa prospérité. La reconnoissance
» est la première vertu , & si tout
» notre sang étoit nécessaire à sa
» gloire , nous le lui donnerions

» avec plaisir jusqu'à la dernière
» goutte. Notre existence est à lui ,
» puisque nous en sommes devenus
» les sujets. C'est un bien dont il
» peut user à son gré. Amour &
» obéissance , voilà les sentimens
» que nous lui devons , & que nous
» aurons toujours pour sa Personne
» sacrée. »

Pendant ce sage discours, dont nos entrailles étoient émues , notre Hôtesse avoit substitué un second service au premier. Celui-ci étoit composé des meilleurs fruits de la saison , & de diverses qualités de fromages frais dans de petites corbeilles dont le fond étoit rempli de fleurs sauvages qui exhaloient une odeur agréable. Je n'ai jamais fait de repas plus simple & plus excellent.

J'oubliois de vous dire que Marigo & le petit Dimitraky étoient

l'une à côté de son Amant, l'autre auprès de sa Maîtresse : leur mariage étoit arrêté, & ils avoient la liberté de se voir & de s'aimer. L'honnêteté publique empêchoit qu'il y eût du danger à les laisser vivre ensemble. Que de mœurs sans intention d'en montrer, & au contraire, que de vices cachés sous le voile trompeur de notre apparence décence ! nous nous éloignons de la Nature, & nous en empoisonnons les bienfaits.

Le repas fini, on sentit que nous avions besoin de repos, on se hâta de vouloir nous en procurer ; mais j'avois tant de plaisir avec nos Hôtes, nous devions les voir si peu, que je priai le bon Vieillard de m'accorder encore quelques instans de conversation, nous continuâmes de parler. Puisque tu ne veux pas te coucher encore, me dit-il, al-

lons respirer le parfum des arbres & des plantes, & jouissons des bienfaits du Créateur. J'engageai mes Compagnons de voyage à venir promener avec nous, & je leur expliquois ce que notre Hôte me disoit. Je lui rappelai la promesse qu'il m'avoit faite de répondre à mes questions après souper ; il y satisfit. Elles rouloient sur Dieu, sur la Religion, sur l'Ame, sur l'Homme & sur la vraie Sagesse. Voici quelle étoit sur ces matières sublimes la Philosophie chrétienne & éclairée de mon vénérable Vieillard. « Mon » Enfant, me dit-il, je ne suis ni » Savant ni Philosophe, mais j'ai » me la justice & la vérité ; je » vais, dans la simplicité de mon » cœur, répondre succinctement » à tes questions, que la vie » ne suffiroit pas pour éclaircir ; » & que l'esprit de l'homme est

» trop borné pour approfondir.

» L'Etre des êtres , & le dispensateur des choses , ne sçauroit
» être défini ; mais sa bonté qui
» touche nos cœurs , mais sa puissance qui frappe notre esprit , le
» font trop connoître pour pouvoir
» s'empêcher de l'adorer. De tous
» les attributs de la Divinité , la
» bienfaisance est celui sans lequel
» on ne peut le concevoir. Eh !
» comment ne pas croire à celui
» de qui nous tenons tout ? comment ne pas aimer l'Auteur des
» merveilles de la Nature ? comment ne pas révéler notre Pere ,
» notre Ami ? Il nous crée , il
» veille à notre conservation , il
» pourvoit à nos besoins , & nous
» donne les moyens d'être heureux. Ils sont en nous quand nous
» ne voulons que vivre & l'aimer.
» La nécessité de mourir , est même
» un

» un nouveau motif d'amour & de
 » reconnoissance ; quels biens l'E-
 » ternité ne prépare-t-elle pas au
 » Juste ? Ne cherchons point à nous
 » élever au-dessus de l'humanité ;
 » & nous sentirons que tout est
 » bien. Exister est un bonheur ;
 » mourir en est plus grand encore
 » qu'il faut mériter en supportant
 » les peines de la vie.

» Nous tirons de notre existence
 » la preuve la plus simple & la
 » plus certaine de celle du Roi des
 » Rois , que nous aurons un jour
 » le bonheur de voir face à face
 » dans le Ciel. Puisque nous exi-
 » stons ; puisque nous ne nous som-
 » mes pas créés ; puisque nous
 » avons des sens qui nous affectent
 » malgré nous ; puisque nos sensa-
 » tions sont en nous & leurs causes
 » hors de nous , il faut nécessaire-
 » ment qu'il y ait un Être supérieur

» à nous, de qui nous tenons l'exi-
» stence, la faculté de sentir, &
» celle de penser. Le mouvement &
» la pensée ne sont pas de l'essence
» de la matière ; nous agissons, &
» nous combinons, il faut donc que
» cela nous vienne d'une puissance
» céleste, qui a mis en nous deux
» substances ; l'une matérielle, &
» l'autre spirituelle ; l'une périf-
» sable, l'autre éternelle. Tous les
» corps tendant au repos, & tout
» étant en mouvement dans la na-
» ture, c'est une faculté qui n'est
» point en elle, & qu'elle reçoit. Ses
» forces agissent les unes sur les au-
» tres, & forment un tout harmo-
» nieux qu'on admire. Ne faut-il
» pas toujours remonter à la vo-
» lonté première qui a établi l'or-
» dre dont nous sommes frappés ?
» Qui nous a donné l'existence ?
» Qui a fixé le cours des astres, la

» fertilité de la terre , les limites de
 » la mer ? Qui a placé la lune , les
 » étoiles & le soleil dans le firma-
 » ment ? Qui a déterminé la course
 » de ce globe lumineux , dont la
 » clarté nous éclaire , dont la cha-
 » leur nous vivifie ? Qui a fait le
 » jour & la nuit , arrangé les fai-
 » sons , créé les animaux ? Qui les
 » a subordonné à l'homme qui est
 » le roi de la terre ? L'existence
 » de tant de merveilles , la nôtre
 » même , tout annonce un être
 » créateur ; les Athées sont des im-
 » posteurs , jugés au tribunal de leur
 » esprit & de leur cœur , ils sont
 » condamnés à croire ce qu'ils ne
 » font pas fait pour comprendre.

» L'existence de l'ouvrier fu-
 » blime qui débrouilla le chaos ,
 » étant une fois établie , l'immor-
 » talité de l'âme est démontrée &
 » facile à croire , puisque son es-

» sence qu'on ne sçauroit conce-
» voir, est celle de Dieu lui-même.
» Je sçais qu'il existe, je l'apperçois
» dans ses œuvres, je le sens en
» moi & je l'adore. Je suis content
» de la place qu'il m'a assigné parmi
» les êtres, je ne vois après lui
» rien de plus grand que moi. Cette
» idée m'élève, me fait élancer
» vers lui, me console dans mes
» afflictions, me fait supporter la vie,
» & me donne la certitude d'en
» avoir un jour une meilleure. Est-
» il rien de si flatteur pour l'homme,
» & les récompenses qui nous sont
» promises, ne doivent-elles pas
» nous exciter à les mériter, au lieu
» de nous amuser à chercher à con-
» noître ce que la sagesse de l'Éter-
» nel a voilé à nos foibles yeux ?
» Profitons avec soumission & avec
» respect des moyens que la Reli-
» gion nous offre pour plaire à Dieu.

» Outre le culte extérieur qui est
» établi pour édifier , rendons-
» lui celui de l'ame qui lui est le
» plus agréable. Nous pouvons le
» lui rendre en tout lieu , puisqu'il
» remplit l'Univers de sa Divinité.
» Toute la terre en est le temple ,
» la voûte céleste en est le lam-
»bris. Livrons - nous en tout tems
» aux mouvemens de notre cœur
» qui nous portent à l'adorer. Sa
» bonté mérite notre amour , cha-
» que instant de notre existence
» exige nos actions de graces , sa
» puissance & sa majesté, demandent
» nos hommages. Si l'on se disoit
» toujours l'œil du Seigneur me re-
» garde , son doigt me menace , on
» ne s'écarteroit jamais de ses de-
» voirs , on trouveroit le bonheur
» dans l'exercice de la vraie sagesse.
» On ne peut être vicieux sans re-
» mords ; le calme de la conscience

» peut seul procurer une tranquille
» paix , & une félicité constante.
» Je ne sçais , mon Fils , si j'ai ré-
» pondu à toutes les questions ;
» mais je crois t'en avoir assez
» dit pour te faire connoître ma
» façon de penser , & pour t'affer-
» mir dans les principes de vertu ,
» qui paroissent t'animer ».

Le Vieillard avoit parlé avec tant d'action qu'il en étoit ému. Je vous avoue que j'étois attendri , & qu'il m'avoit pénétré d'un saint respect pour sa personne , & d'une grande vénération pour ses lumières. Voilà comme nous penserions tous , si le tumulte des passions dont nous ne réprimons pas les accès , ne venoit obscurcir notre raison , & nous empêcher de l'écouter , lorsque nous voulons nous éclairer.

Après avoir temoigné à notre hôte les sentimens qu'il m'inspiroit ,

il nous conduisit dans une grande pièce, où un sofa qui en contenoit presque tout l'espace , nous servit de lit. Comme je parlois la langue de ces bonnes gens , je fus celui à qui ils firent le plus de politesse. Lorsque je fus couché , la femme & la fille du vénérable Vieillard , me prirent l'une & l'autre une main , qu'elles gratèrent doucement jusqu'à ce qu'elles me crurent endormi. Je me prêtai à cette cérémonie orientale que je connoissois ; le laquais qui m'avoit appris le grec , m'avoit aussi instruit qu'il étoit d'usage chez les Turcs d'accorder cette singulière marque de distinction aux personnes dont elles faisoient beaucoup de cas. Pour ne pas abuser de la bonté de mes hôtes , je feignis de dormir , & mes mains furent laissées. J'eus beaucoup de peine à prendre quelque repos ;

je passai une grande partie de la nuit à penser au genre de vie , à la sagesse & à la gaieté de la famille du bon Vieillard. Le souvenir de ce qu'il m'avoit dit m'occupoit , & j'admirois toujours davantage la sublimité de la saine raison. Quelle métaphysique douce & simple ! quel bonheur de vivre ignoré dans un coin de la terre , d'en cultiver une partie , de jouir de l'abondance sans richesse , de la considération de ceux qui nous environnent , sans dignité , & de tous les plaisirs sans en rechercher aucun. Modération : vertu ! voilà les biens que vous sçavez procurer , & qu'on ne possède jamais sans vous !

Il fallut quitter le lendemain un séjour que j'aurois voulu habiter sans cesse ; lorsque nous en partîmes le soleil venoit de se lever , le ciel conservoit encore une lé-

gère nuance de ce jaune brillant que la clarté d'un beau jour dissipe, & qui se change enfin en un bleu céleste qui porte la sérénité & le repos dans l'ame. On respiroit un air frais ; les laboureurs alloient gaiement au travail, les troupeaux se répandoient dans la campagne, les pigeons voltigeoient dans les airs ; & pour la première fois de ma vie, je sentis le prix du commencement du jour que ceux que la mollesse endort, ont le malheur de ne connoître jamais.

Le bon Vieillard & sa respectable Femme, vinrent nous mettre sur le chemin ; je m'en séparai les larmes aux yeux, & j'eus la satisfaction de leur en voir répandre. Que d'innocence, que de vertu, que d'honnêteté dans ces bonnes gens ! Que n'ai-je pu passer ma vie avec eux ! j'y aurois vécu en liberté,

sans ambition , sans supérieur , sans inférieur , avec sagesse , avec égalité , & j'y aurois été le plus heureux des hommes.

Nous ne fîmes que six lieues ce jour-là ; nous arrivâmes le soir à un très-petit Village , qui étoit à cette distance de la Colonie Grecque. On y parloit un mauvais Espagnol , ainsi que dans toute l'île. J'étois encore le seul à entendre cette langue que mon Père sçavoit , & qu'il avoit eu la complaisance de m'apprendre. Nous logeâmes chez *le Primat de l'endroit* , c'est-à-dire , chez le Chef des habitans de ce Village qui ont la grossièreté des Sauvages. Je demandai à ce Primat s'il pouvoit nous recevoir chez lui en payant , & nous donner à souper ; il me répondit qu'oui , & nous conduisit dans son habitation. Qu'aurons-nous à manger , lui dis-

je ? Tout ce que vous voudrez, me répondit-il flegmatiquement ; il ne pût cependant nous rien procurer de ce que nous lui demandâmes successivement ; notre nourriture se réduisit ce soir-là à du fromage & du pain. Dans l'instant où nous allions nous coucher, nous entendîmes dans le Village une grande rumeur, & des cris qui ressembloient aux accens de la joie. Ce bruit émut mes entrailles agréablement ; je demandai le sujet de cette allégresse publique : c'est une bonne œuvre (1) d'usage parmi nous, me dit le Primat, qu'un *Caritan* vient de faire, & dont tout le Village se réjouit. Cette réponse étoit trop vague pour me satisfaire, & annonçoit trop d'honnêteté

(1) Cet usage n'est point une invention des voyageurs, & quelque bizarre qu'il fût, il existoit il n'y a pas vingt ans ; la sagesse du Gouvernement doit l'avoir sans doute aboli.

parmi ces gens-là pour ne pas éclaircir la chose. Je fis des nouvelles questions, je voulus sçavoir ce que c'étoit qu'un *Caritan*, mon cœur fut flétri en l'apprenant. Le Primat me répondit en ces termes :

« La vie n'est bonne qu'autant
» qu'on peut la sentir agréable-
» ment ; elle devient un mal lorsqu'on n'y tient que par la douleur. Pour obvier à ce mal, ou
» plutôt pour y mettre fin, nous
» avons établi parmi nous des *Caritans* pour les Hommes, & des
» *Caritantes* pour les Femmes. Quelles sont leurs fonctions ? — Celle
» d'étouffer un Vieillard pour qui
» la vie est insupportable, & une
» vieille Femme, dont l'âge & les
» infirmités font les tourmens. Lorsqu'il est bien décidé qu'un Homme
» ou une Femme malade ne sçauroient guérir parfaitement de leur
» maladie, & que la douleur seroit

» leur partage , on les empêche de
 » souffrir , on les tue ; & ce sont
 » ceux que nous appellons *Caritans*
 » & *Caritantes* qui sont chargés de ce
 » noble emploi ». Je dis au Primat
 que cet usage me paroïssoit barba-
 re , & répugnoit à l'humanité. Il me
 répondit « qu'il ne pouvoit être dé-
 » truit qu'à la pluralité des voix , &
 » que dans leurs dernières assen-
 » blées où il avoit été agité de l'abo-
 » lir , tout le monde s'étoit levé
 » pour le soutenir ». La manière de
 sentir, de voir, de juger, de se con-
 duire , est bien l'ouvrage & le pro-
 duit des circonstances. Quel vaste
 champ à des réflexions philosophi-
 ques ! Les noms de *Caritans*, *Caritan-*
tes , signifient précisément Homme
 de charité, Femme de charité. Tuer
 les gens par charité, c'est un amour
 du prochain bien singulier , & qui
 n'est que trop connu parmi nous.
 Les personnes qui refusent une par-

tie de leur superflu aux malheureux que la misère fait périr, n'ont-elles pas l'espèce de charité dont nous parlons, ne sont-elles pas de vraies *Caritantes*? Plus d'humanité parmi les hommes rendroit la vie délicieuse. Pourquoi faut-il que l'ambition & l'intérêt relâchent tous les liens de la société, & fassent des misérables de ceux même que les misérables croient heureux!

Il ne se passa plus rien de considérable pendant notre route. Nous arrivâmes à la capitale de la Sardaigne; je vous en parlerai dans ma première Lettre; je souhaite que les longues réflexions que celle-ci contient, ne vous empêchent point de la lire avec plaisir. Adieu, Madame, je vous estime comme je vous aime; jugez de la vénération & de l'attachement que j'ai pour vous.

LETTRE SEPTIÈME.

Caractère de la Méchante.

ME voici enfin , Madame , à la capitale , dont tant d'obstacles avoient retardé mon arrivée. On voit à *Cagliari* des temples magnifiques , qui méritent pour être vus la dépense d'un voyage. Le terrain en est beau & fertile ; mais l'indolence des habitans les prive au moins de la moitié des productions qu'ils pourroient recueillir d'une terre aussi féconde , ce qui fait qu'il y a beaucoup de pauvres parmi eux. La paresse est non-seulement le poison des bonnes choses ; mais elle est encore le principe de la misère des peuples que l'inaction engourdit. Le travail & l'activité sont les sources d'où découle

l'abondance , qui est le prix d'une industrie laborieuse. Il n'y auroit peut-être point de misérables sur la terre, s'il n'y avoit point de paresseux.

Je me séparai de mes Compagnons de voyage , & je fus rendre une Lettre de recommandation que mon Père m'avoit donné pour un Marquis de ses amis , que j'appellerai le Marquis d'*Urin* , pour ne pas dire son véritable nom. C'étoit un homme d'environ soixante-cinq ans, qui avoit encore de la fraîcheur pour son âge. L'honnêteté de son ame , la bonté de son cœur , se peignoient sur sa physionomie. Il avoit de l'esprit , le goût des plaisirs , de la gaieté & de la philosophie. Je le trouvai charmant ; il étoit prévenu de mon arrivée, m'attendoit avec impatience , & me reçut avec empressement. Il me fit accepter un logement

gement chez lui par la manière aimable dont il me l'offrit, j'en recevois tous les jours de nouvelles politesses. Quoique d'un âge supérieur au mien, j'en fis mon Ami, & je l'aimai de tout mon cœur.

Nous vîmes ensemble le débiteur de mon Père, il étoit honnête & malheureux. La conduite la plus sage, l'économie la plus exacte, l'intelligence la plus décidée dans son commerce, n'avoient pu le garantir de plusieurs pertes considérables auxquelles sa bonne-foi avoit donné lieu. Ses affaires avoient été dérangées à cause de sa facilité à croire les hommes aussi bons qu'il étoit lui-même; sa candeur & son infortune me touchèrent: je lui accordai six ans pour payer mon Père; il le paya effectivement après ce terme. Ma dureté auroit perdu cet honnête Négociant; l'arrange-

ment auquel je me prêtai fit son bonheur, j'y ai toujours pensé avec plaisir. Il n'y a rien de si flatteur que le souvenir d'une bonne action. Que les hommes calculent mal, lorsqu'ils cessent d'être vertueux ! Ils s'enrichissent quelquefois par des moyens injustes ; mais ils empoisonnent le repos de leur vie ; ils ne jouissent plus de cette paix intérieure de l'ame qui est préférable à la richesse.

L'affaire de mon Père arrangée, je voulois partir de *Cagliari* pour me rendre chez moi ; le Marquis d'*Urtin* ne le voulut point ; il me fit promettre de rester au moins trois mois avec lui. Il étoit si aimable, il m'avoit inspiré tant d'amitié, qu'il me fut impossible de ne pas condescendre à sa volonté. Me voici donc pour trois mois à *Cagliari* ; ce séjour donna lieu à

l'histoire que vous allez lire.

Le Marquis d'*Urtin* étoit marié, & sa femme auroit été l'écueil de ma raison, de ma sagesse, & de ma probité, si la connoissance de son caractère, & un hazard heureux, ne m'avoient sauvé de l'imprudence de mon amour. Il faut vous crayonner le portrait de Madame d'*Urtin*. C'étoit une jeune personne de dix-huit ans, qui n'étoit l'épouse de l'ami de mon Père que depuis six mois; elle avoit fait un mariage de raison en épousant le Marquis, & n'avoit point de raison; elle étoit d'un enfantillage & d'une folie inconcevable; elle chantoit, elle dansoit sans cesse; le bon Marquis en rioit avec une complaisance qui n'est pas ordinaire à son âge. Il avoit toujours eu une opinion si avantageuse des Femmes, qu'il croyoit la sienne d'une sagesse à

toute épreuve ; je m'y trompai moi-même. Madame d'*Urtin* ne paroiffoit faite que pour danser & rire ; elle étoit brune , & avoit la douceur d'une blonde. Ses propos annonçoient la vertu fans fafte , & l'honnêteté fans connoiffance du mal. Heureufe ignorance ! j'aimois à la voir , & je jouiffois auprès d'elle d'un plaifir pur & tranquille ; j'étois fouvent feul avec elle ; elle paroiffoit alors moins folle & plus fenfible ; elle ne rioit point avec éclat ; elle fouroit avec grace ; elle gambadoit moins , & me regardoit avec une forte de volupté qui excitoit une émotion involontaire dans mon ame. J'évitois les occafions de la voir feule ; parce que je craignois mon cœur : elle le recherchoit , parce qu'elle connoiffoit le fien ; malgré mes foins pour l'éviter , il fe paffoit peu de jours fans

que nous nous vissions. Comment n'aurois-je pas voulu la voir, le Marquis d'*Urtin* sortoit toujours, & m'engageoit continuellement à faire compagnie à sa Femme; j'étois obligé par politesse de me conformer à sa volonté; insensiblement je pris du goût pour elle; je ne me l'avouois pas sans me promettre de ne jamais le déclarer. Je me serois regardé comme un monstre si je m'étois cru capable de trahir la confiance de mon Ami. Mais si un simple goût nous laisse la liberté de réfléchir, & de nous conduire suivant les loix sacrées de l'honnêteté, une grande passion n'est-elle pas un torrent que rien n'arrête? Voyons ce qui en fera de la mienne. Madame d'*Urtin* n'avoit pour moi que ce goût vague & indéterminé qu'on a pour tous les hommes, & auquel on se

livre quand on ne sçait pas se respecter. Avec l'air d'une Agnès qui ne sçavoit que rire , elle portoit un cœur dépravé, qui ne vouloit mettre aucun frein à ses desirs , & ses desirs n'étoient pas honnêtes ; il me fallut l'étudier avec soin pour la connoître. Plus je la croyois simple & ingénue , moins je la supposois capable d'entendre finesse à ce qu'elle disoit ; elle se décéla un jour par le propos le plus singulier qu'il soit possible de tenir. Monsieur , me dit-elle avec agitation , vous êtes l'être le plus bizarre que je connoisse ; ce début m'étonna. Je ne vois point en quoi j'ai pu le paroître. = En tout , Monsieur ; il est impossible que vous ne vous soyiez pas apperçu des sentimens que j'ai pour vous , & cependant vous n'y êtes non plus sensible que si on ne vous aimoit pas. — Je suis

touché, Madame de vos bontés, & de celles de Monsieur d'Urtin; elles sont dans mon cœur au rang de celles que je n'oublierai jamais. La reconnoissance.... Que vous êtes bête avec votre reconnoissance! Ayez - en pour mon mari autant que vous voudrez, mais est-ce le sentiment qu'il me faut à moi? = J'y joindrai le plus profond respect. = Autre sottise; vous semblez un Ecolier de quinze ans, à qui il faut tout dire. Eh bien! j'y consens. Apprenez donc, aimable Chevalier, que mon cœur vous distingua d'abord, & que je vous aime à présent avec assez de violence pour ne pas craindre d'en faire l'aveu. Continuerez - vous à être insensible à une passion qu'il n'a pas dépendu de moi de ne pas prendre. Ah! Madame, vous touchez mon cœur, mais vous le dé-

chirez. Je vous aime , fans doute :
hélas ! oui , je vous aime , mon
trouble ne le prouve que trop ;
mais je ne me livrerai point à un
penchant qui me deshonoreroit ;
j'aimerois mieux mourir que de
manquer à mon Ami. = Vous ai-
mez mieux que je meure moi-
même , cruel que vous êtes , que
d'enfreindre un chimérique devoir.
Monsieur d'*Urtin* sera plus malheu-
reux par ma mort , qui empoison-
nera sa vie , que par une infidélité
qu'il ignorera toujours. = Un cri-
me ignoré , cesse-t-il de l'être ? =
Oui , Monsieur , quand il empêche
un plus grand mal. = Quelle dé-
testable maxime ! Vous me faites
frémir , Madame , & je parts de-
main , si vous ne me promettez
pas d'être raisonnable. = Mon
bon Ami , auriez-vous la dureté
de ne pas me pardonner un propos
que

que je désavoue , & que la passion vient de m'arracher. = Oui , Madame ; je vous pardonne , & je vous aime ; mais rentrez en vous-même ; laissez-moi respecter les loix de l'hospitalité , de l'amitié ; & respectez vous même le lien indissoluble qui vous attache à votre Mari ; il a l'ame honnête , il vous aime ; il a mis son bonheur en vous , voudriez-vous déchirer inhumainement le voile de sa félicité , & le plonger dans un abîme de malheurs ? Non , Madame ; vous serez aussi estimable que vous êtes belle , & vous ne me forcerez point à altérer la vive amitié que j'ai pour vous. L'amitié est un sentiment , à la vérité , plus foible ; mais plus tranquille & plus durable que l'amour ; d'ailleurs , c'est le seul que je doive vous accorder , le seul que vous puissiez exiger :

soyez vertueuse , & vous trouverez le bonheur dans les liens que vous aurez respecté . . . , Madame d'*Urtin* ne répondit rien , & pleura. J'essuyai ses larmes ; j'en répandis moi-même , je lui baisai les mains avec attendrissement. Elle m'embrassa avec transport ; je sentoie que ma Philosophie alloit échouer. Je me levai précipitamment , en disant : Allons , Madame , soyons prudents , ne nous exposons plus à ne l'être pas. Je sortis de son appartement , & je passai dans le mien. Ce fut - là où je m'apperçus très-distinctement que j'aimois Madame d'*Urtin* , & qu'il falloit ne plus la voir pour ne pas m'exposer à faire des fautes. Lorsque j'eus passé quelque tems à réfléchir , je me crus plus fort contre moi-même que je ne l'étois auprès d'elle ; mais l'état dans lequel je

l'avois laissée , revenant dans mon souvenir avec un vif intérêt , je voulus sçavoir comment elle étoit ; j'allai donc de nouveau vers sa chambre. Quelle honteuse foiblesse ! Après tous les beaux raisonnemens que je venois de faire sur les dangers de l'amour , m'y exposer encore. Pourquoi faut-il que la vertu ne soit plus qu'en maxime , tandis que le vice est toujours en action ! J'arrive à cette fatale porte , je la trouvai fermée ; j'allois heurter , lorsque j'entendis du bruit. Je prêtai une oreille attentive , j'entendis , en frémissant d'horreur , ce que je n'aurois jamais cru , ce qu'on auroit voulu me persuader en vain si je n'en avois pas été le témoin auriculaire. Madame d'*Urin* étoit dans sa chambre avec un jeune Etourdi , que j'avois distingué peu de jours auparavant chez elle ,

par sa pétulance , son arrogance & son mauvais ton. C'étoit un Homme qui n'aimoit pas les Femmes , & qui selon lui , en étoit adoré ; son mérite lui devenoit insupportable. Comment suffire à tous ? Comment satisfaire toutes les Belles qui se prenoient de fantaisie pour lui ? La santé la plus robuste n'y sçauroit tenir. Quand j'arrivai à la porte de Madame d'Urtin, il lui disoit : Ah ! Madame, vous êtes bien cruelle de me retenir auprès de vous plus d'une demi-heure. Vous allez me brouiller au moins avec trois ou quatre Femmes que j'ai promis de voir. — Je voudrois , Monsieur , que vous fussiez mal avec toute la terre , pour n'être bien qu'avec moi. Pourquoi faut-il que ma vive tendresse ne puisse point suffire à votre cœur ? Je n'aime que vous , aimable

d'*Urtin*, & les autres Femmes ne font que des trophées que j'érige à ma vanité; il est agréable d'augmenter tous les jours le nombre de ses conquêtes. = Ma délicatesse souffre bien de votre légèreté. = Vous avez tort, Madame, n'avez-vous pas tout? Vous possédez mon cœur. = Si vous m'aimez uniquement, donnez-m'en encore une preuve. = Ah! parbleu, j'y consens, Madame, j'y consens. Je n'entendis plus rien; on passa de sa chambre dans le boudoir, & je demeurai confondu. Si Madame d'*Urtin* avoit été honnête, j'aurois peut-être cessé de l'être; la noirceur de son cœur me sauva de la souillure du mien. A quoi tiennent nos vertus? Quel motif peut-on avoir de s'énorgueillir d'une faiblesse qui est plus l'ouvrage du hazard que le nôtre, & qui est sou-

vent le résultat de notre organisation ?

Lorsque le Marquis d'*Urtin* rentra chez lui , il courut à sa Femme , qui le reçut à bras ouverts , & lui fit les plus grandes agaceries ; j'en fus témoin , parce qu'il m'avoit fait appeller pour dîner. L'impudent d'*Orange*, c'est le nom du petit-Maitre que j'avois surpris avec Madame d'*Urtin* , étoit descendu avec elle dans le salon. Il fut fortement pressé de rester à dîner avec nous ; mais il refusa obstinément , sous prétexte qu'il étoit engagé avec une jolie Femme , qu'il devoit conduire le soir au bal. Il invita Madame d'*Urtin* à y aller ; elle accepta , à condition que je voudrois bien lui donner la main ; je m'en défendis , affectant d'avoir un mal de tête affreux , que je prévoyois devoir m'en empêcher.

Le Marquis me dit qu'à mon âge , il étoit plus complaisant que moi pour les Dames : il me badina finement sur ma gravité , & sur mon mal de tête ; il fallut promettre d'accompagner sa Femme au bal. Quelle commission pour moi , quel tourment pour mon cœur ! Il me fallut pourtant dissimuler , pour ne pas troubler le repos du meilleur des Maris , & du plus vertueux des Hommes. Peu fait pour me contraindre , je sentoisi la nécessité de quitter cette maison , & de retourner chez moi. Je sortis après le dîner , j'allai à la Marine , je m'informais s'il n'y avoit aucun bâtiment pour Nice , Antibes ou Marseille ; il y en avoit un destiné pour ce dernier endroit qui devoit partir le surlendemain , j'arrêtai mon passage avec le Capitaine , je pris sur le champ la

réolution de partir *incognito*. Que ne le pouvois-je sur l'heure même !

Je retournai chez Madame d'Urin, je la trouvai habillée dans la dernière élégance ; elle s'impatientoit sur mon absence , me gronda sur mon peu d'empressement à lui plaire , & m'assura qu'elle bouderoit tout le soir. Elle étoit seule, je ne lui répondis rien. Il me paroît que vous voulez bouder aussi ; il faut convenir , Monsieur , que nous sommes joliment ensemble. = Je suis avec vous , Madame , comme je dois être ; je suis fâché que vos principes ne vous permettent pas de vous en appercevoir. = Vous prenez de l'humeur . . . à vous permis , Monsieur , ayez - en tant qu'il vous plaira ; mais ne vous permettez pas l'épigramme. Qu'avez-vous à dire de mes principes ? Si vous m'aimiez , vous les trou-

veriez excellens; votre insensibilité fait, tous mes torts avec vous. = Vous vous méprenez, dis-je vivement à Madame d'*Urtin*; c'est à Monsieur d'*Orange* que vous croyez parler. L'impression que ce propos fit sur la Marquise, l'air sombre qu'elle prit, me fit sentir que j'avois fait une sottise d'avoir paru connoître une intrigue qu'elle croyoit cachée. Elle rougit, elle pâlit, voulut parler, se tut, me prit la main, & nous sortîmes pour nous rendre dans la maison où l'on devoit danser. Concevez dans quelle agitation nous étions l'un & l'autre pendant le tems qu'il fallut employer pour arriver.

L'abattement dans lequel je vis Madame d'*Urtin* me fit croire qu'elle avoit des remords, & je crus que c'étoit l'instant de lui faire abjurer ses erreurs, & renoncer à ses vices.

Je me trompai, elle rouloit dans sa tête les plus noirs projets, & m'imposa silence avec une dureté inconcevable. Perdant l'espoir de la corriger, je me tus en effet; nous arrivâmes à la maison où l'on dançoit, & d'où je me sauvai furtivement. = A peine eu-je fait cent pas dans la rue que je m'entendis appeller brusquement par mon nom. Je m'arrêtai, je fus joint par M. d'Orange, ce fléau de la société, & pour dire encore plus, cet insupportable petit-Maître. = Défendez vos jours, me dit-il, en tirant son épée. = Monsieur, lui dis-je, je ne me bats jamais sans sçavoir pourquoi. = Vous avez insulté Madame d'Urtin que je vois avec bonté, & à qui je m'intéresse. = Permettez-moi de vous dire que vous êtes mal instruit; que ce j'ai dit à Madame d'Urtin

n'est pas un motif suffisant pour nous battre. = Vous vous avisez, Monsieur, de désapprouver la passion que je lui ai inspirée ; je le sçais d'elle-même , & je vous laisserois vivre ? Ce motif ne sera pas suffisant pour nous battre ? Défendez-vous , vous dis-je, où je vous passe mon épée à travers le corps. Je ne tins point à ce dernier propos , ma Philosophie m'abandonna : je mis l'épée à la main , je fondis sur lui avec une impétuosité étonnante ; il me demandoit grace , quand son épée entroit dans mon bras & la mienne dans son côté droit. Il n'étoit plus tems d'être sage ; sa blessure fut très-grande , & la mienne assez considérable pour m'obliger à rentrer chez le Marquis. On porta Monsieur d'Orange chez lui ; on me conduisit au logis : j'y trouvai mon Ami , sa bonhommie fut alarmée de

mon état. = Que vous est-il donc arrivé , mon cher Chevalier , me dit-il ? Par quel fâcheux événement êtes-vous obligé de rentrer si-tôt chez moi avec l'appareil d'un homme blessé ? = Un mal entendu avec Monsieur d'*Orange* , m'a fait avec lui une affaire que je n'aurois jamais voulu avoir , & dans laquelle je n'ai cependant rien à me reprocher. = Tant mieux ; le plus grand de tous les supplices est celui d'avoir tort. Mais , mon cher Enfant , même lorsqu'on a raison , il est fâcheux d'avoir une affaire d'honneur , & l'on doit bien s'observer. Les hommes sont faits pour s'aimer & non pour se détruire. Un Chirurgien fut mandé ; on mit à ma blessure le premier appareil , elle se trouva beaucoup moins considérable que la quantité de sang que j'avois répandu me l'avoit

fait craindre ; elle n'empêcha point le projet de mon départ. M. d'Orange , que je n'ai plus revu , resta plusieurs mois malade ; cette leçon l'aura certainement rendu moins pétulant. Monsieur d'Urtin fut chercher sa Femme , que cette aventure qui s'étoit déjà répandue dans le bal , n'empêchoit pas de danser ; elle croyoit en valoir davantage pour avoir fait battre deux hommes pour elle. Que la tête d'une Femme est légère ! le cœur de Madame d'Urtin valoit moins encore que sa tête. Elle dit à son Mari que j'avois cherché querelle à M. d'Orange , qu'elle avoit elle-même à se plaindre grièvement de moi ; que je lui avois tenu des propos indécens , & osé faire une déclaration d'amour , qu'elle avoit rejetée avec indignation. Madame d'Urtin qui n'avoit point de délicatesse n'en

supposoit point aux autres , & prit ainsi les devants pour m'accuser , dans la crainte que je ne dévoilasse sa turpitude. Que mon cœur lui étoit peu connu ! Mon vertueux Ami eut le cœur flétri de ce que sa Femme lui apprenoit ; il passa la nuit dans la plus grande agitation , & ne put s'empêcher de venir me voir le lendemain. Monsieur , me dit-il , je ne vous aurois jamais cru capable d'un mauvais procédé ; ce que je viens d'apprendre y ressemble fort. Que votre Père seroit affligé , s'il connoissoit votre conduite & vos sentimens ! il ignorera toujours que j'ai à me plaindre de vous. Mais , mon cher Fils , rentrez en vous-même , & dans le sentier de la vertu. Examinez-vous , repentez-vous , & soyez sage , vous le pouvez encore ; on fait des fautes , parce qu'on est Homme ; on

les répare , parce qu'on a de l'honnêteté , & souvent on est plus grand en réparant ses torts , qu'on a été foible à s'en donner. Ce discours me troubla , Monsieur d'*Urtin* s'en apperçut , & me dit : calmez-vous , mon cher Ami , & comptez sur mon amitié. On est supérieur à la faute qu'on a commise quand on a le courage de l'avouer , & on est bien près d'être encore estimable. Convenez que vous avez mal fait de chercher querelle à d'*Orange* , qui ne vous disoit rien ; que vous avez fait plus mal encore de déclarer à ma Femme une passion que vous n'auriez jamais dû avouer. Monsieur , je suis étonné du propos que vous me tenez ; je serois au désespoir , si vous me croyiez capable de ce dont on m'accuse. Je vous prie d'être persuadé que Monsieur d'*Orange* m'a obligé à me battre ;

pour me disculper de l'indigne accusation de l'avoir attaqué, j'ai trente personnes qui ont été témoins de notre affaire; le tems éclaircira que je n'ai point manqué au respect que je dois à Madame d'Urin. Je suis véritablement fâché que l'on vous ait si mal rendu mes sentimens; croyez qu'ils sont purs, & que je me ferois à moi-même un objet de mépris & d'horreur, si j'avois pu concevoir le projet de vous offenser; ne me refusez point votre estime, croyez que j'en suis digne, & que je vous aime de tout mon cœur. — Vous m'attendrissez, mon cher Chevalier, je vous crois innocent: ma Femme est trop vive; elle aura pris une simple galanterie de votre part pour une déclaration, dont sa délicatesse s'est alarmée. Cela n'est point un mal; je suis content d'elle, je le suis aussi
de

de vous. Que la paix soit rétablie dans notre ménage ! que la douce gaieté habite avec nous ! je vais vous chercher ma Femme , vous la calmeriez par votre honnêteté, & tout sera réparé. Je priai Monsieur d'*Urtin* de différer de me l'amener, sous prétexte que j'avois besoin de repos , & j'affectai tout le jour d'être assoupi ; je restai dans mon lit , & je n'eus point la visite de Madame d'*Urtin*. J'avois tout arrangé pour partir le lendemain de grand matin , & j'exécutai mon projet à l'insçu de tout le monde ; après avoir écrit la Lettre suivante à Monsieur d'*Urtin* , ce Marquis adorable qui méritoit une Femme qui sçut mieux se respecter.

« Vous serez sans doute étonné ;
 » Monsieur , de la promptitude de
 » mon départ ; vous ne le trou-

» verez peut-être pas dans l'ordre
» des procédés honnêtes. Ma dé-
» marche n'est cependant imaginée
» que pour m'y conformer, & si
» je me trompe, ce ne sera pas la
» faute de mon cœur. Il est plein
» de respect, d'estime & de recon-
» noissance pour vous ; jamais je
» n'oublierai vos bontés, & sur-
» tout vos vertus. Après l'aveu que
» Madame d'Urtin vous a fait, &
» l'idée où elle est de m'avoir inf-
» piré des sentimens dont elle est
» alarmée, je n'ai pas cru devoir
» me permettre de rester plus long-
» tems chez vous. J'ai eu le bonheur
» de pouvoir tout arranger en un
» jour pour en sortir. Rendez jus-
» tice à ma façon de penser, &
» aimez moi autant que je vous
» aime. Je suis avec vénération,
» Monsieur, votre très-humble
» Serviteur, &c. »

Je remis cette Lettre au Domestique du Marquis pour la rendre à son Maître , & je partis. Après une navigation de plusieurs jours , qui fut très-heureuse , j'arrivai à Marseille , où j'eus le plaisir inattendu de voir ma Famille qui s'y étoit rendue pour y passer quelques mois. Mon Père fut surpris de n'avoir point de Lettres de son Ami ; comme je n'avois point de secret pour lui , je lui dis le sujet , qu'il apprit avec douleur. Puis revenant sur moi & sur ma conduite dans cette occasion , il m'embrassa , les larmes aux yeux , & me dit : mon Fils , mon cher Fils , mon digne Fils , c'est ainsi qu'il faut penser , c'est ainsi qu'il falloit agir. Il approuva aussi l'attermoisement que j'avois accordé à son débiteur , dont il fut exactement payé à l'échéance de mon accord.

Quelque tems après mon arrivée
à Marseille nous reçûmes , mon
Père & moi , les Lettres suivantes
de Monsieur d'Urtin.

*LETTRE du Marquis d'Urtin ,
à Monsieur Marc - Antoine de
Miran.*

« Mon ancien , mon bon Ami ,
» vous avez un Fils dont l'honnêteté
» fera votre bonheur ; & j'ai une
» Femme dont la dépravation em-
» poisonne le reste d'une vie qu'elle
» auroit dû rendre heureuse. Ma-
» dame d'Urtin s'est conduite avec
» tant d'indécence avec Monsieur
» d'Orange , & plusieurs autres ,
» que j'ai-rappelé toutes mes for-
» ces pour faire un acte de vi-
» gueur ; je viens de la faire en-
» fermer pour mettre fin à ses dé-
» sordres. Plaignez - moi d'avoir

» eu l'idée de me marier à mon
 » âge. Aimez-moi , consolez-moi ,
 » & disposez dans toute occasion de
 » votre Ami. Le Marquis d'Urtin.
 » P. S. Permettez que je joigne
 » ici une Lettre pour votre cher
 » Fils , dont je fais un cas infini » .

LETTRE du Marquis d'Urtin
 au Chevalier de Miran.

» Aimable & vertueux Che-
 » valier , la Lettre honnête que
 » vous m'avez écrite avant de
 » partir , la sage conduite que
 » vous avez tenue avec ma Fem-
 » me , le silence que vous avez
 » gardé sur ses torts avec moi ,
 » & votre départ précipité , m'ont
 » donné de vous la plus haute
 » idée. Continuez d'avoir d'aussi
 » bons principes , & une vertu

» aussi épurée , vous mériterez
» l'admiration des hommes. Puis-
» siez-vous n'être jamais en bute
» à leur jalousie & leur mauvaise
» foi ; il n'est que trop ordinaire
» de ne pas vivre tranquille lorsqu'on a du mérite. Je vous exhorte à vous armer de constance
» contre les coups du sort. Adieu ,
» mon cher Chevalier, je vous estime & je vous aime si tendrement,
» que je voudrois pouvoir passer
» ma vie avec vous. J'exige que
» vous m'écriviez souvent, je veux
» m'occuper de vous , de vos plaisirs , de votre fortune, & prendre part à tout ce qui peut
» vous intéresser. Je suis entièrement à vous , le Marquis d'Ur-
» lin ».

J'ai entretenu avec cet aimable Ami un commerce exact , & j'ai trouvé dans sa Philosophie des maximes de sagesse qui sont devenues les miennes.

Il n'a plus vécu avec sa Femme , qui sortit du Couvent à sa mort , pour rentrer dans le monde , & y vivre avec scandale.

Voilà les Femmes , rien ne les corrige ; il est fâcheux pour moi d'avoir à en dire du mal , & d'écrire à la Femme du monde la plus douce , la plus aimable & la plus vertueuse ; mais vous me l'avez permis , ou plutôt vous l'avez exigé : voilà mon excuse. Adieu , Madame ; me voici arrivé insensiblement aux aventures de ma vie , qui vous intéresseront le plus. Dans ma première Lettre , je

serai peut-être dans le Levant, &
 je vous dirai des choses, des choses... Oh! vous verrez, vous verrez.
 Adieu, ma divine Amie; adieu.



LETTRE

LETTRE HUITIÈME.

Caractère de la Dépravée.

N'ÊTES-VOUS pas bien contente de mon exactitude ? Vous devez d'autant plus l'être , Madame , que vous vous attendiez à plus de lenteur de ma part ; mais quel n'est pas le pouvoir d'une Femme honnête sur le cœur d'un Homme sensible ! Vous avez désiré que j'écrivisse , je l'ai voulu pour vous plaire. Il m'est bien doux de vous donner des preuves de mon attachement.

Je passai plusieurs mois à Marseille avec ma Famille , & je m'y amusai beaucoup. Cette ville qui fut autrefois l'émule de Rome , &

la rivale de Carthage, est encore très-fameuse par le Commerce immense qu'on y fait dans tous les pays connus. Les Marseillois ont en général de l'esprit & de l'imagination, ils sont aussi Littérateurs que Commerçans; de la même main dont ils tracent le matin une ennuyeuse facture de marchandises, ils font l'après-dînée un bouquet à Cloris qui a de l'élégance, de la légèreté & du sentiment.

Le Commerce & les Lettres qui paroissent incompatibles pour les soins qu'ils exigent séparément, se prêtent néanmoins des secours réciproques & une activité mutuelle. Pour en être convaincu, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire des siècles, & l'on verra que celui où le Commerce a été le plus florissant, a été aussi celui où les Lettres

étoient les plus cultivées. Tout se tient dans la chaîne de nos idées, l'esprit humain acquiert rarement des connoissances isolées. La lumière conduit au de-là de l'espace qu'elle éclaire, & une découverte en amène presque toujours une autre.

Il y a à Marseille une Académie des Sciences & de Belles-Lettres, & une de Peinture & de Sculpture; puissent-elles nous donner encore des Peintres & des Sculpteurs, comme les *Pugets*, des Philosophes, des Astronomes, & des Géographes comme les *Pythéas* ! Ce dernier mesuroit la terre dans le même tems qu'*Alexandre* la dévastoit. Vous voyez, Madame, que le goût des Marseillois pour les Sciences n'est pas nouveau. Quoique très ancien, il s'est soutenu & conservé parmi eux. Je pourrois

faire ici un détail des Auteurs que Marseille a produit ; mais il me meneroit trop loin , & ne vous amuseroit pas assez pour me permettre de l'entreprendre.

Après le séjour que mon Père s'étoit proposé de faire dans cette ville , il retourna à Paris. Je lui demandai la permission de passer dans le Levant , que j'avois envie de voir , & je m'embarquai pour Smirne.

Nous fîmes plusieurs relâches dans les Iles de l'Archipel qui me firent beaucoup de plaisir. J'étois frappé agréablement de tout ce que je voyois. Je ne répéterai point ce que d'autres ont dit de ces Iles ; mais je ne sçaurois m'empêcher de vous rapporter une singulière proposition qui me fut faite à l'*Argentière*. Elle vous donnera une idée des mœurs

des Femmes de ce pays - là.

Le vent contraire nous ayant obligé d'y relâcher , & ayant continué plusieurs jours , nous en passâmes dix dans cette Ile. Je pris un logement à terre pour me refaire des fatigues de la mer. Il y avoit dans la maison où je fus me loger une Fille charmante que je remarquai d'abord ; mais à laquelle , malgré l'impression qu'elle me fit , je ne tins aucun propos de galanterie , parce que d'après mes principes , j'aurois été fâché de lui donner du goût pour moi , & d'en prendre pour elle. *Mastafoula* , c'est ainsi qu'elle se nommoit , pouvoit avoir dix-huit ans. Elle étoit grande & bien faite ; elle avoit des yeux vifs & noir , dont la chaleur & la beauté auroient fait le désespoir d'un cercle de Coquettes Françaises. Sa bouche

étoit petite , ses lèvres vermeilles , & ses dents d'une blancheur que la Nature seule peut donner. Sa physionomie étoit noble & touchante. Son visage embelli par les Graces , sembloit coloré par le sentiment ; mais il ne pétillait , en effet , que du feu de l'Amour. Il étoit impossible de la voir sans émotion & sans desirs ; je crois que je l'aurois adorée , malgré ma Philosophie , si elle avoit intéressé ma délicatesse , & qu'elle ne m'eût pas avoué bonnement que sa passion étoit d'aimer sans être aimée. Emportée par le besoin , ce n'étoit pas un Homme qu'il lui falloit , c'étoit tous les Hommes qu'elle voyoit qu'il lui auroit fallu. Elle vint un matin dans ma chambre , & sans déguiser le motif de sa visite , elle me dit en Grec , qu'elle me trou-

voit à son gré , & qu'elle se marieroit de tout son cœur avec moi. Je vous trouve bien jolie , lui dis-je , & je vous avoue que s'il ne vous falloit pas précisément un Mari , je pourrois être votre fait ; mais je ne sçaurois prendre avec vous un engagement éternel. —

Eternel , Dieu m'en préserve ! je n'en voudrois pas non plus ; aussi n'est-ce qu'un mariage *au capin* , que je viens vous proposer. —

Qu'est-ce donc que ce mariage là ?

— C'est un pacte que nous ferons ensemble pour tout le tems que vous serez dans cette Ile. Nous nous épouserons selon Mahomet , vous me reconnoîtrez la dot dont nous conviendrons ; un *Iman* ou Prêtre Turc nous donnera la bénédiction nuptiale , & nous serons l'un à l'autre autant que vous vou-

dre. Lorsque l'union que je vous propose cessera de vous être agréable, vous serez libre de me répudier, en me comptant le montant de la dot que vous m'aurez reconnue. = Voilà certainement un arrangement très-convenable; mais votre religion vous permet-elle de l'adopter? = Ma croyance me le défend, mais mon penchant m'y porte, & la Loi Musulmane me le permet. J'ai déclaré à ma Famille que je voulois la suivre à cet égard. Le *Mollack* ou Chef de la Justice du pays l'empêche de mettre obstacle à ma volonté, ainsi vous n'avez aucun prétexte à m'alléguer, si vous me trouvez jolie, il faut conclure, vous n'avez pas assez de tems d'arrêter ici pour hésiter. Elle étoit jeune, belle & ardente.

Je n'aimois rien; j'étois dans

l'âge où l'image du plaisir séduit, je fus libertin pour la première fois de ma vie. Je lui reconnus *cinq cens aspres*, c'est-à-dire, mille liards, & je l'épousai. Après cinq ou six jours d'union conjugale, & de travaux analogues à mon état, le vent devint favorable, & je fus obligé de me séparer de mon Epouse. Elle avoit si peu de mœurs, étoit d'un libertinage si décidé, ses sens avoient tant d'empire sur elle, qu'elle ne fit qu'émouvoir les miens sans intéresser mon cœur. Je lui comptai le montant de sa dot, je m'embarquai, & je n'en ai plus entendu parler.

Pourquoi faut-il qu'il y ait des occasions où l'Homme le plus délicat ne se conduise pas mieux que celui dont le cœur est plus dépravé ! Qu'on se vante après cela d'être sage ? Votre sexe, qu'on

croit si fragile , ne commet jamais comme nous , des fautes involontaires. C'est une vérité constante , qu'en amour , les Femmes en général nous cèdent toujours la victoire , que nous croyons de remporter. L'instant de leur défaite , n'est que celui qu'elles ont préparé de loin pour en faire honneur à la vanité de l'Amant , & mieux exercer l'empire qu'elles ont sur son cœur. Quand l'instant qu'elles ont marqué de sang - froid pour notre triomphe est arrivé , rien ne sçauroit le différer , & nous sommes heureux , malgré tous les Argus & les Cerbères possibles. Ce nom de Cerbère me rappelle une histoire si singulière que j'appris à l'*Argentière* , que je ne résiste pas à l'envie de vous en faire part , quoique cela recule un peu le récit de mes aventures.

Les Anciens avoient élevé un Temple à Vulcain sur le mont Etna , dont la garde étoit confiée à des Chiens. Il est rapporté qu'ils avoient tant de délicatesse & de subtilité dans l'odorat , qu'ils distinguoient si les Femmes qui alloient dans le Temple avoient conservé leur chasteté première , ou si elles y avoient porté la moindre atteinte. Dans le premier cas , ils alloient devant elles , & les carressoient avec empressement. On avoit peine à suivre de l'œil le mouvement rapide de leurs queues qui exprimoient leur joie. Dans le second cas , ils étoient furieux , fondoient sur elles en aboyant jusqu'à ce qu'elles fussent hors du Temple ; il n'est pas surprenant que la race précieuse & extraordinaire de ces Chiens ne soit pas parvenue jusqu'à nous. Les Femmes les plus

sages n'osant pas espérer de l'être toujours , ont dû se joindre à celles qui ne l'étoient plus pour la détruire. S'il y en avoit dans nos Temples , quelle Femme oseroit y aller afficher sa vertu & étaler ses graces ?

Après notre départ de l'*Argentière* , notre navigation fut toujours heureuse ; nous arrivâmes à *Smirne* trois jours après. J'étois recommandé à un Négociant Hollandois qui avoit toute la pesanteur de sa Nation , & dont l'ame étoit si furieusement enfouie dans la matière que toutes ses facultés se réduisoient à manger , boire & fumer. Pour être son Ami , il falloit s'enivrer avec lui ; je n'ai jamais été le sien.

Smirne est une ville de la Natolie dans l'Asie mineure , qui est située au fond du golfe de l'Archipel. L'air y

est tempéré, & la campagne fertile; elle est bâtie en amphithéâtre, & contient quinze Mosquées & sept Synagogues. Les Latins y ont trois Eglises, les Grecs quatre & les Arméniens une. On compte dans cette ville cent vingt - mille habitans, c'est-à-dire, quatre - vingt - mille Turcs, vingt mille Grecs, dix mille Arméniens & dix mille Juifs. Les François y ont vingt maisons de Commerce, les Anglois six, les Hollandois huit. Les tremblemens de terre y sont assez fréquens; il y en eut un en 1688 qui détruisit presque entièrement cette ville. Les maisons y sont en bois, & les incendies dangereuses. On n'y voit plus aucun des beaux édifices dont les anciens Auteurs ont parlé. Cette ville est une des plus commerçantes du Levant: le Peuple y est gai, & les Femmes galantes; elles

y feroient en général très-jolies ; sans la fureur qu'elles ont de se gâter par le fard, dont elles usent sans goût & avec une profusion ridicule. Après avoir passé trois mois dans ce pays-là, sans aucun événement qui mérite de vous être raconté, je me rendis par bateau à *Salonique*, où j'avois un Parent de ma Mère, chez qui je fus loger. J'y fis un très-long séjour, l'aventure qui m'y retint si long-tems est des plus intéressantes ; mais elle me ferois excéder les bornes d'une Lettre, je la réserve pour la première que je vous écrirai. Point d'impatience, Madame, vous connoissez le desir que j'ai de vous plaire, vous devez compter sur mon exactitude. Adieu.



LETTRE NEUVIÈME.

Caractère de la Perfide.

JE vous tiens exactement la parole que je vous ai donnée. J'achevai hier ma dernière Lettre , Madame , & je commence aujourd'hui celle-ci pour fatisfaire votre empressement à la recevoir.

Salonique ou *Theſſalonique* , est la capitale de la Macédoine ; elle fut fondée par *Cassandre* , fils d'*Antipater* , qui lui donna le nom d'*Halis*. Elle prend celui qu'elle a aujourd'hui de la victoire que *Philippe* remporta sur les *Theſſaliens*. C'est une ville de guerre bien fortifiée ; elle est bâtie comme *Smirne* , en bois & en amphithéâtre ,

les murs en sont solides & garnis de Tours. On y voit trois petits Forts & une très-grande Forteresse appelée les Sept-Tours ; elle est située sur le haut d'une colline qui domine sur la ville , pour l'abattre en cas de revolte ; ce qui arrive quelquefois , parce que les *Janissaires* ou Soldats du pays , qui sont en grand nombre , se permettent de déposer à leur gré le *Janissaire Aga* , ou Chef des *Janissaires*. On voit à *Theffalonique* quelques-uns des anciens édifices , un Arc de triomphe en briques , soutenu par deux pilastres de marbre rempli de trophées & de quantité de figures , mais trop usées pour reconnoître le sujet qu'on a voulu y éterniser. La tradition du pays porte que c'est la représentation de la victoire qu'*Alexandre* remporta sur *Darius*. Les Turcs ont dans cette capitale
quatre

quatre belles Mosquées , qui ont été autrefois les Eglises de *Sainte Sophie* , de *la Vierge* , de *Saint Gabriel* , & de *Saint Demetrius*. On voit à *Sainte Sophie* une voute hardie , peinte à la mosaïque , & devant la place de cet ancien Temple , une Chaire en porphyre , qu'on prétend être celle où *Saint Paul* a prêché. Il y a dans le quartier des Juifs une maison de trois croisées & deux étages , dont la façade est d'une seule pierre , dans laquelle on a creusé la porte & six fenêtres. La tradition du pays suppose que cette maison étoit celle de *Saint Paul*. Les Juifs ont trente Synagogues , les Arméniens trente Eglises , les Grecs dix , & les Latins une seule. Il y a dans la Mosquée de *Saint Démétrius* , trois nefs soutenues par de très-belles colonnes , qu'on prétend être de

marbre fondu , parce qu'on est bien persuadé à *Salonique* que les Anciens avoient le secret de le rendre malléable. Cette ville est infiniment plus peuplée que *Smirne* ; mais la moitié des habitans sont Arméniens , Juifs ou Grecs. Le peuple y est extrêmement gai & dansant ; le *Corrio* , qui est une espèce d'Allemande , y est dansé dans toutes les places publiques. Les Femmes de *Salonique* sont d'une coquetterie qui ne le cède point à nos Françaises ; elles mettent du blanc & du rouge ; elles se peignent les sourcils & les paupières en noir , les veines en bleu , & les ongles en rouge. Les Femmes ordinaires portent au col , en forme de rivière , des diamans , une monnoie appelée *Paras* de la valeur de six liards ; & les Femmes de distinction ont à la place des liards.

des sequins de la valeur de douze livres. A six lieues de *Salonique*, on voit le lieu où fut autrefois la ville d'*Apella* où *Alexandre* prit naissance ; mais elle est entièrement détruite, le tems ne respecte pas plus la patrie des grands Hommes que la cabane du Pauvre.

Je restai quatre ans à *Salonique* ; en y arrivant, j'y fis une Maîtresse que j'ai aimé avec fureur pendant long-tems, & dont le souvenir me fera toujours odieux.

On change de lieu sans changer de situation & de caractère. J'eus à *Salonique* le même besoin d'aimer que j'avois eu ailleurs ; j'y cherchai avidement un objet capable de m'y attacher. Conduit par mon Parent, je fus dans tous les cercles, je vis en trois jours toutes les Femmes de l'endroit sans pouvoir former de projet sur au-

cune ; c'étoit des Coquettes , ou des Prudes , des Folles , ou des Langoureuses. Pas un visage sans apprêt , pas un caractère sans exagération ; je crus que je n'aimerois rien à *Salonique* , & j'avois pris mon parti là-dessus en Philosophe. Je m'étois arrangé pour vivre dans l'indifférence ; mes Livres , l'étude de la Botanique , de la Chymie , & l'exercice de la Médecine alloient remplir tout mon tems , lorsqu'un de mes Amis me fit connoître une Maison grecque qui fit échouer tous mes projets. Il y avoit dans cette Maison trois Demoiselles , toutes trois jolies , & toutes trois amoureuses à l'excès de leurs Amans , à ce que me dit mon Ami. Je fus curieux de voir ces amoureuses Sœurs. Je n'avois pas intention de troubler le repos de personne ; mais les vues de mon Ami

étoient que je me décidasse pour faire ma cour à une des deux Cadettes. Il étoit lui l'Amant en titre, & avoué de l'Aînée; il me mena un soir chez sa Maîtresse, & j'y vis la mienne. La plus jeune de ces Demoiselles me subjuga à la première vue, & je crus avoir fait sur elle l'impression qu'elle avoit faite sur moi. Que l'amour propre est facile à séduire! Dès ce soir-là, sans égard pour l'Amant de Mademoiselle *Diamantroula*, c'étoit le nom de ma chère Petite, âgée au plus de quatorze ans, je fis ma déclaration. Avant de vous dire comment elle fut reçue, & de vous rendre la conversation que j'eus avec elle, je veux vous la faire connoître. Elle étoit d'une taille médiocre, & d'une maigreur excessive; sa peau étoit d'une finesse & d'un tact délicieux; sa couleur

étoit d'une nuance de brun , si chargée , qu'il falloit avoir un goût décidé pour la Brune presque noire pour la trouver bien. Ses yeux étoient deux globes de feu qui étoient faits pour brûler tous les cœurs ; ils avoient une expression divine , ils étoient gracieux quand elle sourioit , brûlans & voluptueux quand elle parloit sentiment ; son cœur paroissoit avoir la chaleur de ses yeux ; par-tout où l'on portoit la main sur elle , on la ressentoit d'une manière qui remuoit puissamment ; toute sa physionomie annonçoit son aptitude à aimer , son besoin d'être aimée , & sa disposition au plaisir. Quoique maigre , son bras & sa gorge n'offroient rien de décharné ; on la voyoit palpiter à chaque instant ; il étoit impossible d'être tranquille auprès d'un objet si animé ; son esprit étoit

femillant , ses reparties vives ; elle avoit de la gaieté & des faillies agréables. Je n'y tins point , je l'aimai , je le lui dis ; ma déclaration se ressentoit du sentiment vif qu'elle m'inspiroit. Je pris l'air sombre de la passion , je la regardai avec avidité , je la parcourus des yeux avec cette ardeur qu'on a pour les personnes qu'on adore. J'étois agité , je voulois parler , & mes paroles expiroient sur mes lèvres ; j'étois suffoqué , égaré ; je saisis une de ses mains , je la serrai fortement , trop fortement , peut-être ; je la baifai involontairement & on me laissa faire , sans paroître se douter que ce fût un mal. Cet attouchement me donna une nouvelle vie ; mon ame engourdie par le plaisir , enivrée de volupté , prit enfin son essor , & je dis tendrement à Mademoiselle *Diamantoula* :

Chef d'œuvre de la Nature , qu'on ne peut voir fans trouble , & fans amour ; je sens que votre premier regard a fait le deffin de ma vie ; je ne puis cesser de vous voir , ni vous voir sans vous aimer ; je suis à vous pour la vie ; de quelque manière que vous receviez l'aveu d'une passion que le tems ne pourra ni affoiblir , ni augmenter ; je serai toujours votre Amant, ma constance surmontera tous les obstacles que vous opposerez à mon amour ; vous me détesteriez que je ne vous en aimerois pas moins ; je veux vivre votre Amant ou mourir ; je veux que vous approuviez mes feux ou que vous me donniez la mort. Prononcez , divine *Diamantoula* , ou agréez mes sentimens , ou consentez de me voir expirer à vos pieds. Vous vous taisez , vous laissez les yeux ; est - ce crainte d'avouer

d'avouer que je puis espérer ? Est-ce douleur de ne pouvoir répondre à ma vive tendresse ? Ah ! parlez . . . parlez , & fixez mes destinées ; elle regarda autour d'elle avec l'air de l'égarement, répandit quelques larmes , & me donna furtivement sur ma bouche un baiser , qui fit passer son ame dans la mienne. Nous cessâmes d'être deux , nous ne fûmes plus qu'un , & nous nageâmes , pour ainsi dire , dans une mer de volupté. = Vous m'aimez , Mademoiselle , vous m'aimez , & votre aveu ne m'est plus nécessaire. = Si vous ne m'aviez pas compris , vous ne seriez pas digne de moi , & je serois malheureux. Notre conversation fut encore très-longue , mais toujours muette ; il est bien doux de se taire quand le cœur a parlé , quand il parle encore. Ames sensibles ! Je n'ai pas besoin de

peindre mon bonheur , pour vous le faire concevoir. J'en jouissois avec délices , lorsqu'on annonça Monsieur *Adrien* : ma Maîtresse pâlit , mon cœur palpita. Vous comprenez qu'*Adrien* étoit mon Rival : hélas ! oui , c'étoit lui. Sa présence fit plusieurs instans mon supplice ; c'étoit un grand Garçon de vingt ans , qui étoit assez joli , & qui me parut beau comme l'Amour. Il vint s'asseoir auprès de *Diamantoula*. Comment vous portez-vous , Mademoiselle , lui dit-il ? = Bien, Monsieur. = Et pourquoi , Monsieur ? = Parce que cela me plaît. Etes-vous fâché ? = Non, Vous boudez , je crois ? = Oui. = Eh ! pourquoi , ma belle *Diamantoula* ? = Je n'en sçais rien. = Vous m'étonnez , vous m'effrayez. Etes-vous changée ? Vous avez pleuré , parlez - moi . . . Répondez - moi ;

vous me désespérez. Qu'avez-vous ? Pendant cette conversation *Diamantoula* s'étoit saisie adroitement d'une de mes mains qu'elle ferroit à chaque parole de mon Rival, & à chaque réponse qu'elle lui faisoit. Cela me mettoit du baume dans le sang, & calmoit un peu le trouble de mon ame. Pourquoi vous obstinez-vous à vous taire, continua Monsieur *Adrien* ? On peut être fâché avec ses Amis, mais encore faut-il leur en apprendre le sujet. = Vous êtes bien singulier, Monsieur, de vouloir m'obliger à parler, quand j'ai envie de me taire. = Que vous êtes cruelle de me parler avec tant de dureté ; vous sçavez que vous déchirez mon cœur, & vous n'en souffrez point. Ah ! oui, vous êtes changée, & je vous quitte pour jamais. Il sortit, & je fus à mon

aise. Il faut pourtant vous avouer que la situation cruelle dans laquelle il étoit , m'arracha des larmes de compassion ; il m'en a fait répandre d'autres.

Lorsqu'il fut loin , *Diamantoula* me regarda amoureusement , & me dit : Il est malheureux , & vous en êtes la cause. Me dédommageriez-vous de ce qu'il m'en a coûté pour être si cruelle avec lui , ne me punirez-vous pas un jour d'être si bonne avec vous ? = Un homme qui vous adore , qui ne veut vivre que pour vous , pourroit - il vous rendre malheureuse ? Non , divine *Diamantoula* , vous ne vous repentirez jamais du sacrifice que vous venez de faire pour moi , la préférence que vous me donnez , fera le bonheur de tous les deux. = Vous m'aimerez donc toujours ? = Oui , toujours. = Je vous crois , vous

adoucissez l'amertume de mon cœur. Qu'il m'en a coûté pour congédier ce pauvre *Adrien* ! mais j'oublie tout en vous regardant. Vous avez l'air si tendre ! = Je le suis , & je défie l'univers entier de vous adorer comme je vous adore. Je sçais aimer , ma chere *Diamantoula* , & je n'aimerai jamais que vous. = Votre amour sera toujours nécessaire à ma vie , mon existence ne me sera chère que pour vous jurer tous les jours que mon cœur est à vous , & qu'il n'a besoin que du vôtre pour être heureux. Comme je regrette le tems que j'ai passé sans vous aimer , je voudrois arracher de mes *jours* , tous ceux que j'ai vécu loin de vous. Je n'ai aimé qu'en vous voyant , je n'ai existé véritablement que par les liens qui m'attachent à vous. = Que vous me

peignez bien votre tendresse , mon cher *Miran* ! Que les progrès que vous avez fait sur mon ame sont rapides ! Ah ! voilà sans doute le véritable amour. — Oui , c'est lui ; nous le ressentons tous les deux , nous jouirons d'un bonheur parfait. Quand il me fallut quitter *Diamantoula* , il me sembla qu'on m'arrachoit le cœur. En me séparant d'elle , je lui fis jurer mille fois qu'elle m'aimoit , elle me serra la main autant de fois qu'elle m'avoit fait de sermens d'être à moi. Je la quittai , les larmes aux yeux ; je dérobai de mon mieux mon état tumultueux au reste de la Compagnie , & je sortis avec mon Ami. Il s'étoit apperçu de tout ce que j'avois à lui dire ; il étoit au comble de la joie. Je pris son heure pour le lendemain. Botanique , Chymie , Médecine , Livres , &c.

tout fut abandonné pour *Diamantoula*, que je vis le lendemain, & tous les jours pendant trois ans consécutifs. Je croyois alors qu'on pût user le bonheur, & qu'il fallût être sobre dans les choses mêmes qui font le plus de plaisir.

Adrien resta trois jours sans venir chez *Diamantoula*, & y parut enfin le quatrième; j'étois auprès de sa Maîtresse, qui étoit devenue la mienne, lorsqu'il s'y présenta. =

Adrien, le pauvre *Adrien*, qui m'intéressoit, que je rendois malheureux, malgré moi, vint se placer comme la première fois auprès de *Diamantoula*; entrant sur le champ en explication avec elle, il lui dit avec le cœur serré. =

La manière dont vous me reçûtes, Mademoiselle, la dernière fois que je vous ai vue ne m'a point paru

équivoque ; mais comme mon cœur me parle encore pour vous , malgré vos mauvais procédés , je suis bien-aïse de m'éclaircir avec vous sur les motifs qui vous ont engagée à me traiter si durement. Vous sçavez que je vous aime depuis près de deux ans, vous avez approuvé mes sentimens , ils n'ont point changé ; je m'attendois à vous voir toujours la même pour moi ; daignez m'apprendre mes torts , ou plutôt ceux que vous me supposez , & recevez ma justification ou mes excuses. = Je ne connoissois pas mon cœur quand vous m'avez aimée ; lorsque je l'ai connu , j'ai souffert le témoignage de votre tendresse sans la partager. = Je m'attendois aussi peu à cette réponse qu'à vos procédés. Je n'aurois jamais cru que vous fussiez capable de m'assassiner ainsi de sang

froid. Consultez-vous bien , Mademoiselle ; voyez si vous pouvez me permettre encore de vous aimer. = Que gagnerai-je à vous le défendre ? Je pris alors la parole , & je dis à *Diamantoula* : Ah ! Mademoiselle , est - ce ainsi que vous répondez devant moi à un Homme qui vous aime ? Il faut opter entre lui & moi. Si votre cœur vous parle encore pour mon Rival , vous êtes indigne de ma tendresse , & je me retire ; si c'est moi que vous aimez , c'est à Monsieur à me céder la place. Ce propos déconcerta *Diamantoula* , & glaça le pauvre *Adrien* , qui me dit : Je m'étois douté , Monsieur , que vous aimiez Mademoiselle ; mon malheur n'est que trop certain , vous en êtes aimé. = Je l'ai cru , Monsieur , notre sort va être éclairci. Nous pressâmes vivement l'un & l'autre

Diamantoula de se décider. Après avoir hésité long-tems , ses yeux se tournèrent vers moi , & elle me dit ; soyez aussi tendre que vous êtes heureux. *Adrien* l'entendit , & sortit en me disant , avec colère ; Monsieur , je me vengerai de cet outrage. Il n'attendit point ma réponse , & je restai seul avec la belle *Diamantoula*. Nous nous aimions , nous étions seuls ; elle étoit d'un caractère brûlant , j'étois animé de la plus vive passion. Je ne décrirai point mon triomphe ; mais l'instant où mes desirs furent comblés , fut un des plus heureux de ma vie. Je croyois devoir tout à l'Amour : voilà ce qu'il falloit à mon cœur. Que de sermens d'être fidèle ! que de propos commencés & interrompus par les plus doux embrassemens ! Que de regards pleins de feu ! Que de transports ravissans ! Que de

volupté sentie ! Que de plaisirs partagés ! Que de preuves reproduites d'une confiance intime ! Ah ! voilà le bonheur. Si on pouvoit fixer l'instant du délire de l'Amour, qu'il feroit doux d'exister pour aimer.

Depuis le jour fortuné où *Diamantoula* avoit cédé à mes emportemens, à ma fureur, aux transports de ma passion, j'étois dans la plus grande sécurité par rapport à son cœur ; j'aurois plutôt cru au bouleversement de la Nature entière, qu'à sa perfidie. Je pris avec elle des arrangemens charmans. Nous avions nos heures d'ivresse, celles de représentation & de décence, & celles que j'employois à lui apprendre à parler, à lire & à écrire le François. De quelque manière que je fusse auprès d'elle, j'étois toujours heureux & content ; la certitude d'être aimé d'un cœur si neuf, faisoit le

bonheur de ma vie. Je lui apportois tous les jours un nouveau présent ; c'étoit tous les jours une nouvelle brouillerie , qui amenoit un raccommodement le plus doux & le plus agréable qu'on peut imaginer. Le sentiment a des nuances qu'on ne peut appercevoir qu'avec beaucoup de délicatesse , & que tout l'esprit qu'on pourroit avoir ne sçauroit rendre. *Diamantoula* étoit mon Ecolière , mon Amie , mon Amante , mon Tout ; j'étois son Maître , son Ami , son Amant , je croyois être son Dieu. Qu'il est aisé d'être la dupe de son cœur. *Diamantoula* faisoit les progrès les plus rapides dans la langue Française ; elle la parloit , la lisoit , l'écrivoit passablement , après six mois de leçons. J'étois au comble de la joie , je m'admirois dans mon Ecolière ; car l'amour - propre ne

perd jamais ses droits ; je jouissois avec mon Amante des plaisirs les plus doux & les plus variés ; il m'auroit fallu une ame seule pour mes jouissances ; j'avois du regret de me distraire pour d'autres objets. La première lecture de *Diamantoula* fut Clarice , qu'elle dévora ; Télémaque vint après , & successivement Julie ou la nouvelle Héloïse , de l'ardent & sublime Ex-citoyen de Genève , les considérations sur les Mœurs de Duclos , la Bruyère , la Rochefoucauld , les Lettres de Milédy Juliette , & celles du Marquis de Rozelle. Lorsque je crus que le cœur de mon Amie étoit formé , je cherchai à orner son esprit ; la pluralité des Mondes fut le premier ouvrage de Philosophie qu'elle lut ; elle y trouva tant de plaisir qu'à Milédy Juliette Catesby. J'étois dans une situation

délicieuse , mon Elève me procuroit tous les plaisirs ; je croyois son cœur vertueux & tendre ; son esprit étoit vif & juste , il gagnoit tous les jours par la culture ; c'étoit mon ouvrage , & j'en étois plus satisfait que je ne puis le dire. Les Œuvres de l'Abbé de Vertot, celles de l'Abbé Velly , & les Ouvrages de Rollin furent mes leçons d'Histoire. Descartes , Locke , Newton , Leibnitz & Mallebranche nos Philosophes. On lisoit tout , on entendoit tout , on profitoit de tout. Quelle Maîtresse ! Quel bonheur pour un Amant ! Je donnois à *Diamantoula* des leçons de générosité & de bienfaisance ; je plaçai les vertus dans son cœur , & dans son esprit les idées des choses. Cette occupation m'auroit donné du goût pour le noble emploi d'Instituteur , & j'y aurois consacré ma vie , si

Je m'étois supposé assez de talens pour former des Hommes. Mais la vie est-elle assez longue pour en former un. J'avois déjà passé près de trois ans de délices auprès de ma divine *Diamantoula*, lorsque je me rendis le soir chez elle à mon ordinaire; mais quelle fut ma douleur, mon déchirement, mon trouble! j'ai presque dit mon désespoir en voyant son visage où regnoit toujours l'aimable gaieté, couvert du sombre voile de la tristesse. Ses yeux étoient presque éteints, & humides de larmes, son regard avoit la rudesse du remords. Ah! ma bonne, ma divine *Diamantoula*, d'où vient l'état dans lequel je vous vois? Que vous est-il arrivé? De quoi vous affligez-vous? Me voici, je calmerai toutes vos peines; je ferai pour vous tout ce qu'il faudra. Parlez, versez dans mon cœur les

chagrins du vôtre , & vous n'en aurez plus. Elle soupira & s'écria : Que je suis à plaindre ! Que je suis malheureuse , je voudrois être morte. Elle pleura ; j'essuyai ses larmes , je l'embrassai , je la carressai ; elle sembla me repousser ; puis se livrant , ou paroissant céder à son cœur , elle me prit dans ses bras , m'y serra , m'embrassa , baissa les yeux , me quitta & dit : Bon *Mirran* , que je vous plains ! = Vous me faites frémir ; parlez , ou je meurs. = On nous sépare. = Qui ? = Mes Parens. = J'en suis aimé. Cela n'est pas possible. = On veut m'em-mener huit jours en Campagne. = Ah ! vous me rassurez , cruelle : Peut-on me donner de si vives alarmes pour une absence qui aura son terme , & à laquelle succédera le vif plaisir de nous revoir ? = Je mourrai si je passe huit jours
sans

Sans vous voir. Huit jours ! ils feront huit siècles pour mon cœur. — Partez , ma bonne Amie ; obéissez à vos Parens , & croyez que nous ne cesserons pas d'être ensemble pour être séparés. Je m'occuperai de vous , je me pénétrerai de vous ; mon ame vous suivra par-tout , sera toujours avec la vôtre , & la consolera. Fiez - vous à l'Amour , il fera des miracles pour nous ; nous serons heureux par nos privations comme par nos jouissances , nous ne nous reverrons que pour nous plonger encore dans une mer de délices & de volupté. Mon bon Ami , mon ame se brise en pensant à cette séparation. Je m'étois faite une douce habitude de vous voir , un besoin autant qu'un plaisir ; nous allons être éloignés l'un de l'autre , vous allez me manquer , je n'y sçaurois tenir. Elle dit & pleura ;

Je pleurai avec elle. Jamais scène ne fut plus attendrissante que celle qui se passa entre nous. Je lui promis que je ne sortirois pas de chez moi pendant son absence , & que je passerois tout le terme qu'elle feroit en Campagne à penser à elle. Elle accepta cette condition de mon amour , & voulut m'en récompenser ; elle arrangea tout pour me voir un instant dans sa chambre. Je m'y rendis , & ce ne fut pas une leçon de Philosophie qu'elle reçut de moi. Nos transports n'avoient jamais été si vifs , ni notre ivresse si complète. Ce n'est que quand l'esprit & le cœur sont également séduits que nos plaisirs sont parfaits. Il fallut nous quitter , après avoir , pour ainsi dire , épuisé les moyens d'être heureux ; mais en desirant , mais en nous promettant que nous connoîtrions encore le bonheur. Je

laissai *Diamantoula* dans les pleurs, & je m'en allai chez moi la mort dans le cœur. Qui pourroit la soupçonner d'être infidèle ? Plus j'avois fait d'efforts pour la consoler, & lui dérober ma douleur, plus j'en fus accablé quand je fus seul. Que les passions sont dangereuses ! elles ont des plaisirs vifs & courts, les peines qu'elles causent sont cuisantes & longues. On seroit plus sage de n'avoir que du goût, on n'auroit que des plaisirs modérés, & on vivroit sans inquiétude. Puissent ceux qui liront cette aventure, être effrayés du désespoir où je fus livré, & redouter l'Amour !

Il y avoit trois jours que *Diamantoula* étoit en campagne, & trois jours que je ne sortois pas, lorsqu'un de mes Amis, qui étoit vertueux & honnête, vint me voir

dans ma solitude. Sa vue me fit le plus grand plaisir ; je n'eus point de pressentiment de l'amertume qu'il alloit verser dans mon cœur. *Diamantoula* est en campagne , & vous avez la bonté de rester chez vous , me dit - il , pour cet objet qui est si peu digne de votre tendresse ? Arrêtez , mon Ami , respectez-moi dans *Diamantoula* ; elle est digne de tous les sentimens honnêtes que je suis capable de ressentir ; si vous la connoissiez comme moi , son ame séduiroit la vôtre. = Ah ! malheureux , vous êtes trop subjugué par une perfide. = Taisez-vous , Monsieur , si vous ne voulez pas m'offenser. = La vérité ne doit point être cachée ; je dois aux sentimens d'estime & d'amitié que j'ai pour vous , & que vous avez pour moi , un aveu qui vous rendra un instant misérable , pour vous

sauver du plus grand des malheurs.
 L'homme qui me parloit étoit mon
 Ami , je connoissois sa vertu inca-
 pable d'une fausseté ; il n'y avoit
 point de bonne action dont il ne
 fût capable , & qu'il ne fît , son
 discours me frappa. = Qu'avez-
 vous donc à m'apprendre de si fu-
 neste & de si heureux ? Parlez , &
 calmez le désordre de mon ame. =
 Mon pauvre Ami , j'ai la preuve
 de l'infidélité de votre Maîtresse. =
 Je vous dénie de me la donner.
 Vous me trompez ; votre amitié
 qui croit être généreuse , en me
 détournant d'un penchant qu'elle
 désapprouve , vous fait commettre
 la plus grande injustice envers la
 personne la plus respectable. *Dia-*
mantoula est pauvre , & d'une nais-
 sance obscure ; mais elle est hon-
 nête , & on peut l'honorer de
 l'amour qu'on a pour elle ; le rang

est une chimère, la vertu est une véritable grandeur. = Je le pense comme vous ; si votre Maîtresse étoit vertueuse, vous auriez bientôt gagné ma Philosophie qui est douce & tolérante : mais *Diamantoula* est un monstre, & puisqu'il faut tout vous dire, je viens de l'endroit où elle est, je l'ai vu entre les bras d'*Adrien*. Il part, il a demandé à la voir, son cœur n'a point tenu contre son désespoir ; elle a cédé, elle est infidèle, & ne mérite plus que vos mépris. = L'artifice est grossier, mais ne croyez pas d'en être quitte avec moi pour l'avoir inventé ; il faut me persuader ou me perdre, il faut me prouver ce que vous avancez, périr de ma main, ou m'affommer de la vôtre : il n'y a point de milieu ; si *Diamantoula* est infidèle, vous êtes pour moi le Dieu de l'Amitié, & plus qu'un

Homme pour votre Ami , qui vous respectera toute sa vie ; mais si vous avez accusé l'innocence , aucun motif ne peut vous excuser , vous êtes le monstre le plus odieux de la Nature. — Je vous pardonne vos doutes & votre colère , les passions ne raisonnent pas ; mais peut-être en croirez-vous vos yeux. J'ai deux chevaux à votre porte , venez à ma Campagne qui est voisine de celle de votre infidèle , vous verrez cette nuit si je suis un monstre ou votre Ami. Je partis comme un furieux , nous fûmes à la campagne de mon digne Ami , aussi-tôt qu'il fut possible d'y aller. Il me dit , lorsque nous y fûmes arrivés ; vous voyez cette grange qui est devant nous , c'est là que *Diamantoula* & *Adrien* prennent leurs ébats depuis trois jours , vers les dix heures du soir. Lorsque la nuit sera

close, allez vous y cacher, vous n'aurez plus de doute sur ma bonne foi, & la noirceur de l'ame de votre indigne Maîtresse. Je me reprochois de la soupçonner, je croyois que mon Ami se trompoit; mais je n'en voulus pas moins éclaircir la chose. Lorsqu'il fut nuit je ne me rendis pas à la grange, je me cachai aux environs avec une agitation que je n'avois jamais eue. J'y restai quelque tems sans voir la perfide *Diamantoula*, & mon cœur s'ouvroit à l'espérance que mon Ami s'étoit trompé. Cette illusion fut bientôt dissipée, mon infidèle parut. Elle entendit du bruit, l'obscurité de la nuit l'empêchant de distinguer les objets; elle voulut s'assurer si mon Rival étoit exact au rendez-vous, ce fut ce qui acheva de me convaincre de sa perfidie. Elle dit d'une voix basse:

mon

mon cher *Adrien*, êtes-vous là ?
 Oui, répondit-il : oui, charmante
Diamantoula. A peine se furent-ils
 joints, qu'ils coururent vers la
 grange, dont ils fermèrent la porte
 sur eux. J'y courus moi-même pour
 me livrer à l'excès de ma passion ;
 mais il se fit en moi une si cruelle
 révolution, qu'une sueur froide me
 saisit, mes jambes se dérobèrent
 sous moi, mon cœur défailloit, je
 tombai évanoui. Mon généreux
 Ami qui m'observoit, vint à mon
 secours, me rappella à la vie, &
 me conduisit chez lui. J'y repris
 entièrement l'usage de mes sens ;
 mais ma raison égarée ne revint
 pas sitôt. Je ne sortis d'un abatte-
 ment affreux que pour entrer dans
 une fureur plus terrible encore. Je
 voulois joindre mon Infidèle &
 mon Rival. Je voulois que tout leur
 sang fut répandu par ma main ; je

voulois y mêler le mien , les assassiner & périr avec eux. Je dis des choses dures au meilleur des Hommes , qui m'épargna dans mon désespoir , l'horreur de commettre un crime. Lorsque je fus un peu revenu à moi-même , je voulus partir sur le champ pour la ville. Mon Ami m'objecta en vain que la nuit étoit trop avancée , que nous étions en Turquie ; qu'il pouvoit y avoir du danger à nous y rendre à l'heure qu'il étoit. Rien ne me détourna de mon idée , j'étois trop près de mon Infidèle & du lieu qui avoit servi à sa perfidie & à mon malheur. Nous nous en éloignâmes , & nous arrivâmes à *Salonique* avant le jour. Je passai le reste de la nuit dans la plus grande agitation. La lumière ne produisit point le calme à mon ame éperdue ; je passai plusieurs jours dans une situation , dont le

souvenir me trouble encore. J'appris des circonstances de mon malheur , qui le rendirent plus affreux. *Diamantoula* n'avoit cessé que trois ou quatre mois d'avoir des liaisons avec *Adrien* ; elle avoit conduit pied à pied dans l'ombre de l'horreur & du mystère , une intrigue secrète avec lui , en le persuadant que sa famille l'obligeoit à me voir , & en justifiant par là les propos qu'elle lui avoit tenus devant moi. Peut-on croire à tant de noirceur ? Si l'aventure ne m'étoit pas arrivée , j'aurois bien de la peine à la supposer absolument vraie.

Les huit jours écoulés , *Adrien* partit pour la *France* , & mon Infidèle revint à *Salonique*. Elle fut fort étonnée de ne me pas voir chez elle ; elle m'écrivit de m'y rendre, me reprocha mon indifférence , & m'assura qu'elle seroit morte le lende-

main si je ne la voyois pas le jour même. Je lui répondis que je n'étois plus la dupe de sa fausseté, que la noirceur de son cœur m'étoit connue, que je la détestois autant que je l'avois aimée, & que je ne la reverrois de ma vie. Elle eut l'audace de me répondre & de m'écrire vingt Lettres, qui toutes m'exprimoient son amour & son désespoir d'une manière qui m'auroit ramené à ses genoux, si je n'avois pas été témoin de ses abominations. Elle ne se contenta pas de m'écrire, comptant sans doute sur ma foiblesse; elle exposa sa vie en courant de toits en toits, pour se rendre une nuit à la porte de ma chambre; je fus aussi surpris qu'indigné de sa conduite. J'eus la fermeté de résister à ses pleurs; je n'ouvris point ma porte, elle fut obligée de regagner les toits pour se rendre chez

elle. Elle m'écrivit le lendemain, en me renvoyant tous les présens que je lui avois faits qui pouvoient valoir environ deux mille écus. Je lui fis dire que je ne retirois jamais ce que j'avois donné de si bon cœur; que d'ailleurs elle n'étoit pas assez riche pour me renvoyer des bijoux qu'elle pouvoit vendre, & dont elle se feroit un fort passable dans son état. Elle s'obstina à me les faire reprendre, & me les envoya de nouveau avec ce Billet :

« Quand je devrois mourir de
 » faim, je ne veux rien à vous; vos
 » présens n'étoient précieux pour
 » moi qu'autant que j'avois votre
 » cœur : je les méprise, puisque
 » vous me l'ôtez. DIAMANTOULA ».

Comment concilier cette grandeur d'ame avec la bassesse de sa

conduite ? Le vice adroit prend quelquefois le ton de la vertu ; celui de *Diamantoula* n'étoit plus fait pour me séduire. Je gardai mes bijoux sans lui répondre , & je cédaï aux prières réitérées de mon Père , de me rendre auprès de lui. Je m'embarquai pour la *France* , deux mois après cette aventure , que je n'oublierai jamais , & qui a long-tems troublé la douceur de ma vie. Adieu , Madame , vous ferez peut-être fatiguée de lire cette Lettre ; je vous avoue que pour vous l'écrire sans interruption , il m'a fallu toute l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.



LETTRE DIXIÈME

ET DERNIERE.

Caractère de la Tendre.

JE prends la plume aujourd'hui ;
Madame, dans la ferme résolution
d'achever de vous écrire l'Histoire
de ma vie. Vous vous rappelez
que je me suis embarqué de *Salonique*
pour me rendre en *France* ;
il ne m'arriva rien de remarquable
pendant ma route. Après quarante
jours d'une navigation tranquille ,
j'arrivai au *Havre-de-Grace* , d'où je
me rendis à *Paris*. Je fus reçu de
ma Famille , & sur - tout de mon
Père , avec le plus grand empresse-
ment & le plaisir le plus vif. Il me
pressa de nouveau de me faire re-
cevoir Médecin , je lui promis de le

contenter à cet égard , après deux ans d'étude. Cela convenu , je me livrai entièrement à tout ce qui avoit rapport à ma profession. Le mépris que *Diamantoula* m'avoit inspiré , avoit rendu le calme à mon ame. Je jouissois d'un repos dont j'étois étonné. Il me sembloit que je n'avois jamais aimé , & je vous avoue que je le croyois. L'erreur des sens m'avoit jusqu'alors fait prendre pour de l'amour ce qui n'étoit que passion pour le plaisir ; je fus bientôt dans le cas d'en être convaincu ; l'aventure qui me reste à vous raconter ne m'a laissé aucun doute à cet égard.

Pendant mon absence , ma Mère s'étoit liée d'amitié avec une Famille Angloise , illustre par ses vertus & par ses malheurs. Comme elle est actuellement à Paris , je ne vous en dirai pas le nom ; j'appellerai

Milédy *Charlotte* , l'objet adorable qui m'a fait connoître l'Amour , & qui fera constamment le malheur de ma vie. Le Père de Milédy étoit l'Ami du mien ; sa Mère étoit singulièrement attachée à la mienne ; la supériorité du génie de l'un & de l'autre , ne les empêchoit point de regarder les François en général comme de jolies machines , qui sont très-agréables à voir , mais avec lesquelles on ne doit avoir que des liaisons d'agrément. Il est bon que vous connoissiez leur façon de penser , elle a donné lieu à tous mes malheurs. Je voudrois vous crayonner le Portrait de la divine Milédy *Charlotte* ; mais je sens que j'y parviendrai difficilement. Figurez - vous ce qu'une brune a de plus piquant , ce qu'une blonde peut offrir de plus doux ; ce que les charmes les plus séduisans peu-

vent avoir de plus flatteur, ce que l'esprit le plus orné, ce que l'ame la plus honnête, le cœur le plus sensible, la vertu la plus épurée, peuvent ajouter à la figure la plus aimable, aux traits les moins réguliers, mais les plus frappans, & à la plus belle phyfionomie qu'il soit possible d'avoir, vous auriez une idée de ma chère Milédy. Elle avoit une beauté & des graces pour tous les instans; elle ne cessoit jamais d'être jolie, sans se ressembler jamais. Je la vis, mais je me croyois le cœur si blasé, que tant d'attraits ne me firent qu'une impression légère, ne voulant plus aimer, me croyant incapable de tendresse. Milédy *Charlotte* ne reçut de moi que des politesses froides, dont elle fut très-piquée. Lorsqu'on parloit de Femmes devant elle, j'avois toujours une épigramme prête;

elle y répondoit avec tant d'aigreur que je crus d'en être haï, & je ne tardai point à la regarder comme une Personne que je détesterois sûrement : voilà dans quelle disposition nous étions l'un pour l'autre, à la seconde vue. Milédy venoit tous les soirs chez ma Mère, je m'y rendois aux heures qu'elle y venoit, non pour avoir le plaisir de la voir, mais pour me donner celui de disputer avec elle, sur tous les sujets que la conversation fournissoit. Elle de son côté, ne manquoit pas, pour m'humilier, de saisir les occasions de montrer la supériorité de son esprit. Nous nous recherchions pour nous quereller avec le même empressement qu'on a pour la personne qu'on voit avec plaisir. Elle jouoit le *Reversi*, je faisois toujours sa partie, pour lui donner mes *As*, mes *Quinol*as pour lui for-

cer les siens , & lui faire perdre la partie. Elle en avoit de l'humeur , me disoit des injures , j'en riois de tout mon cœur. Quand j'arrivois chez ma Mère , & que Milédy n'y étoit pas , j'y avois autant d'ennui que si je l'avois adorée , & que sa présence eût été nécessaire à mon cœur. Elle étoit sérieuse quand j'étois absent ; nous trouvions à nous gronder, la même satisfaction qu'on a lorsqu'on se dit mutuellement des choses obligeantes. Nous passâmes huit mois dans cette singulière position , après lesquels l'idée de Milédy *Charlotte* m'affectoit si fortement , que j'en perdis entièrement le repos. Lorsque je voulois dormir , son image étoit devant moi , & m'en empêchoit. Je me reprochai d'abord la haine que je croyois sincèrement avoir pour elle. Je me disois que ce n'étoit pas bien d'a-

voir ainsi mon cœur par un sentiment que les Hommes ne devroient jamais ressentir. Je passai encore deux mois à m'exciter à haïr moins l'adorable Milédy ; je me rappelai ses charmes , sa beauté , ses graces , & ce qui valoit mieux encore son esprit , sa vertu. Mon trouble ne diminuoit pas , & le sommeil ne venoit pas. Tant d'agitations dans une ame honnête , pouvoit-elle être l'effet de la haine ? Eh ! mon Dieu ! quel motif m'a donné Milédy pour avoir pour elle une aversion si décidée ? Je la voyois , & je commençois à être honteux de ne pas l'aimer. Le sentiment qu'elle m'avoit inspiré devint si fort & si peu équivoque , qu'il ne me fut possible de me dissimuler , que c'étoit de l'amour que j'avois pour elle. Cette connoissance me fit frémir , je sentoís que je serois le plus mal-

heureux des Hommes. Comment déclarer ma passion à Milédy ? Comment lui persuader que je l'aime, après le plaisir que j'avois trouvé à la fâcher ? Comment m'en faire aimer, après mes mauvais procédés ? Comment détruire en elle la haine que j'avois pris à tache de lui inspirer ? Quel champ de plaisanteries j'allois lui offrir, si je me découvrais ? Quel tourment d'aimer sans le dire ! Ma situation étoit violente, j'éprouvois les déchiremens de la passion, les fureurs de l'amour, le désespoir de la certitude de n'être jamais aimé. Est-il d'état plus cruel que le mien ? Peut-on en imaginer de plus humiliant, de plus triste ? Que faire ? Que résoudre ? Que devenir ? Je voyois tous les soirs Milédy ; elle étoit toujours belle, toujours spirituelle, toujours gaie, & je n'étois plus le

même. Je levois sur elle des yeux timides , ma contenance annonçoit mon embarras, mes propos, le sentiment dont j'étois profondément pénétré. Milédy sçavoit voir, ma situation ne lui échappa point. Je vous trouve changé , me dit-elle , depuis plusieurs jours. Oui, Milédy , je le suis : je le suis beaucoup , & je ne changerai plus, ajoutai-je, en soupirant. Elle fit un éclat de rire qui me désespéra, & me dit ensuite : Je vous entends , Monsieur, vous aimez : Eh bien ! quel mal y a-t-il à cela , pour devenir si triste & si maussade ? Vous n'êtes plus raisonnable , en vérité je ne vous connois pas. Est-ce qu'on désapprouve vos feux ? = *Celle pour qui je brûle* les ignore encore. = Ah ! vous êtes amoureux , vos expressions ont le caractère de l'Amour. *Celle pour qui je brûle.* Et pourquoi brûlez - vous sans mot

dire ? = Aimable Milédy , épargnez un malheureux qui vous feroit pitié , si sa situation vous étoit plus connue. N'ajoutez pas la raillerie à des froideurs qui me tuent. = Vous extravaguez , mon cher Chevalier. Que vous importent mes froideurs ou ma sensibilité ? = C'est votre Maîtresse qu'il faut attendrir , & non pas moi. = Je parle devant elle. = Vous vous égarez , Monsieur , je suis seule avec vous. = Eh bien ! divine Milédy , c'est vous qui m'avez inspiré dès la première vue une passion long-tems méconnue , & dont la violence me prouve la sincérité. = Je vous plains , mon cher Chevalier , s'il est vrai que vous m'aimiez : car je suis bien certaine de ne vous aimer de ma vie. = Cruelle , vous me détestez ? = Je crois qu'oui ; & vous l'avez désiré.

=

= Hélas ! je m'ignorois ; je vous
 ai toujours adorée. = Tant pis,
 Monsieur ; je vous conseille de vous
 guérir de votre passion , elle vous
 rendra malheureux. = Je veux
 l'être , vous aimer , & mourir. Puissé
 mon dernier soupir être entendu
 d'une insensible , & mon dernier
 regard lui reprocher sa cruauté. =
 Mais . . . Monsieur , voilà du tra-
 gique : un ton plus bas , s'il vous
 plaît , ou je me retire. = Non , Mi-
 lédy , vous ne sortirez point. Vous
 connoîtrez l'étendue de la passion
 que je ressens pour vous , vous en
 serez attendrie , vous m'aimerez. =
 Oh ! pour cela non. = Barbare Mi-
 lédy , vous m'interdisez jusqu'à
 perdre l'espoir , vous me ravissez
 le seul bien qui reste aux malheu-
 reux. = Oui , parce que je veux
 vous guérir. = Vous voulez me
 tuer. = Votre situation est trop

violente. Je ne veux point qu'on me surprenne avec vous dans ce moment-ci, je me retire. — Je me saisis alors comme un forcené de la robe de Milédy, que je baisai mille fois; je la forçai d'écouter ce que je ressentais, & la manière dont l'Amour s'étoit manifesté en moi. Modérez-en la violence; voyez-moi rarement, cherchez dans l'absence & la dissipation des moyens de vous guérir, je ne puis vous offrir que mon indifférence; elle dit, & disparut. Il me faudroit des crayons de feu pour vous peindre mon désespoir; je m'y livrai sans ménagement, je montai dans ma chambre, mes pleurs, mes gémissements furent mes seules consolations. Je passai la nuit à me promener, à écrire, je fis un volume pour Milédy, plutôt qu'une Lettre. En voici la substance; cette

pièce étant encore entre les mains de Milédy , je ne sçaurois la transcrire ici toute entière.

Fragment d'une Lettre du Chevalier de Miran , à Milédy Charlotte.

« V O U S vous flattez en vain ,
 « cruelle Milédy , d'avoir un cœur
 « à l'épreuve des tourmens que
 « vous me faites souffrir. Je vous
 « aimerai avec tant de constance ,
 « ma passion sera si vive , mon
 « état si touchant , mes sentimens
 « si purs , ma docilité si grande ,
 « mon désespoir si marqué , les déchiremens de mon cœur si cruels ,
 « que vous n'y tiendrez pas. Vous
 « verrez la vivacité de mon ardeur , l'honnêteté de mon amour ,
 « l'abondance de mes larmes , &
 « vous m'aimerez. Votre vertu vous
 « parleroit pour moi , si votre cœur
 « pouvoit se taire. Vous m'estimez.

» rez du moins , & vous ne voudrez
» pas ma mort. Il n'y a point d'excès
» auquel je ne sois capable de me
» porter , si vous vous obstinez à
» me haïr & à me le dire. J'irai ;
» je volerai chez vous ; c'est-là que
» ma sensibilité me sauvera de ma
» fureur , ou ma fureur me déli-
» vrera de mon amour ; tout mon
» sang ruisselant auprès de vous ,
» vous prouvera si j'étois digne de
» votre tendresse ... Ah ! que dis-
» je , Milédy ? ... Moi ! ... Que je
» fusse capable de me tuer à vos
» yeux ! De vous respecter assez
» peu pour aller mettre le désordre
» chez vous ! ... Non , non ... Je
» n'en eus jamais la pensée ; la
» fièvre de l'amour , l'ivresse de la
» passion , le délire de l'égarement
» ne me feront point manquer à ce
» que je vous dois. Je vous estime ,
» je vous aime , je vous adore , je

» vous idolâtre ; mon amour me
 » donnera des forces contre moi
 » pour ne point troubler votre ré-
 » pos. Je veux souffrir seul & mou-
 » rir de ma douleur , sans vous
 » causer le moindre chagrin. Per-
 » mettez-moi de vous voir , comp-
 » tez sur ma circonspection , & ma
 » délicatesse, divine Milédy ; si vous
 » deveniez sensible . . . Si ma con-
 » stance . . . Non , il ne faut plus
 » vous voir . . . Il faut mourir . . . »

Cette Lettre étoit beaucoup plus
 longue , & beaucoup plus forte
 par ce que je sentoits alors , & je
 ne fais à présent que me ressou-
 venir. Je l'envoyai à Milédy par
 un Domestique de la maison , avec
 ordre de m'en apporter la réponse.
 Il ne revint pas aussitôt que je l'au-
 rois voulu , je comptois toutes les
 minutes de son absence. Que les

heures sont longues quand on les passe ainsi ! Mon Messager arriva enfin avec un Billet de Milèdy. Que me mande-t-elle ? Le lire, fut pour moi une affaire importante. Je le gardai plus d'un quart-d'heure sans oser l'ouvrir ; la palpitation de mon cœur me faisoit craindre d'y lire mon malheur. Voici ce que j'y lus.

*LETTRE de Milèdy Charlotte
au Chevalier de Miran.*

« Je suis effrayée de la violence
» de votre passion , & fâchée de
» vous avoir connu. Vous n'auriez
» dû , Monsieur , ni m'aimer , ni
» m'écrire ; je ne sçais pourquoi
» je ne vous renvoie pas votre
» Lettre , pourquoi je la garde , &
» pourquoi je vous écris. Ne cher-
» chez point à l'éclaircir , comptez
» sur mon estime , & guérissez-vous

» de votre amour. Milédy CHAR-
» LOTTE ».

Comptez sur mon estime. Quelle
froideur ! quel sentiment pour ré-
pondre à la vivacité des miens !
Guérissez-vous de votre amour. Quel
funeste conseil ! Je froissai avec
emportement & avec douleur sa
Lettre dans mes mains ; je la relus..
Je suis effrayée de la violence de votre
passion ... Et pourquoi ? Je vous
aimerai à votre manière , je suis
tendre , violent , emporté , mais
honnête mais délicat , votre
cœur sera content du mien ... &
fâchée de vous avoir connu ... Ado-
rable Milédy , je ne vous en ferai
point repentir Ne redoutez
rien du plus respectueux des hom-
mes , mon amour est un sentiment
profond ... Un sentiment de l'ame ,
il ne s'y mêle rien de grossier . . .

Je vous adore , & je ne desire que
votre cœur ... Le cœur de Mi-
lédy ? ... Quel bonheur si je puis
l'avoir ! *Vous n'auriez dû ,*
Monsieur , ni m'aimer , ni m'écrire.
Je n'ai pu empêcher l'un , ni
l'autre. Qui pourroit vous voir
sans vous adorer ? Qui peut me
faire un crime d'un sentiment in-
volontaire ? *Je ne sçais pourquoi*
je ne vous renvoie pas votre Lettre...
Si vous y trouviez ma passion bien
exprimée , si le feu de mon cœur
pouvoit passer dans votre ame ...
Si vous m'aimiez un jour ... Grands
de la terre , que vous seriez petits
auprès de moi ! Quel trône que le
cœur d'une Amante adorée. Celui
de l'Univers ne le vaut pas. —
Pourquoi je la garde ... Si c'étoit
pour la comparer avec celles que
je vous écrirai encore. Ah ! vous
y trouveriez toujours la même cha-
leur ;

leur, la même passion, la même délicatesse, la même honnêteté. Je vous aime pour la vie, & comme je vous aimerai toute ma vie... *Et pourquoi je vous écris* ; pour me consoler, pour ne pas me laisser en proie à mon désespoir. Que cela est délicat & tendre ! Votre ame est aussi sensible que belle. = L'espérance remplit la mienne. *Ne cherchez point à l'éclaircir.* Je vous désobéirai. Je veux sçavoir de quel sentiment vous êtes animée. Si vous n'aviez que de la compassion, je serois perdu... *Je vous estime*, vous ferez plus, vous m'aimerez. *Et guérissez-vous de votre amour.* A la mort, si on n'aime plus après la vie. Voilà comment j'analysai le Billet de Milédy, & comment mon cœur recevoit avidement tout ce qui pouvoit le flatter. Que les Amans sont ingénieux à se croire heureux, & à

se tourmenter. J'attendois impatientement l'heure à laquelle ma divine *Charlotte* se rendoit chez ma Mère , & je pensois que si elle y venoit à son ordinaire , elle ne me haïssoit pas. Elley vint, mon cœur tressaillit , lorsqu'elle parut tout devint riant autour de moi. Mon trouble , quoiqu'excessif, ne m'empêchoit pas de ressentir un bien-aïse , dont je n'avois point d'idée. C'étoit l'effet du véritable amour que je n'avois connu qu'en fréquentant *Milédy*. Vous en jugerez vous-même , continuez de lire. Je m'approchai d'elle avec l'émotion du sentiment. Adorable *Milédy*, m'est-il permis de croire que vous n'êtes point fâchée contre moi. — Vous mériteriez que je le fusse. — Voudriez-vous me punir de vous adorer , croyez-vous qu'il soit possible de vous voir sans

sentir ce que vous valez, sans être épris pour vous de la plus violente passion ? = Vous m'offensez, taisez-vous. = Est-ce vous offenser que de rendre hommage à vos charmes ? N'est-ce pas au contraire vous louer, comme vous méritez de l'être ? Ah ! Milédy, voulez-vous par votre insensibilité faire le malheur de ma vie ? = Et pourquoi voulez-vous me rendre sensible ? = Pour vous rendre heureuse, pour être heureux. C'est par le sentiment seul que nous pouvons économiser les ressources de notre âme, & nous procurer une existence véritablement agréable. Aimez, belle Milédy, vous éprouverez un bonheur qui ne peut être que senti. = J'ignore si j'aimerai un jour, mais je sens bien que je ne vous aimerai de ma vie. = Cruelle, que ne flattez-vous au moins mon

espoir pour ne pas déchirer mon ame ! = La dissimulation est un mal. = La vérité est affreuse lorsqu'elle nous plonge dans le sein du malheur. Je vous aime donc sans espoir de retour. Vous ne serez donc jamais sensible ? = Jamais. = Jamais ! ... Vous sçavez que je vous adore , & vous osez prononcer ce mot fatal ? Hélas ! il est trop vrai que vous me détestez , je suis le plus malheureux des hommes ; mais vous ne jouirez pas longtems du spectacle de ma douleur , j'irai loin de vous finir ma vie & mon infortune. = Votre désespoir me touche , je suis fâchée de le causer ; mais pourquoi ne pas vous contenter de mon estime ? = Laissez - moi , détestez-moi ; regardez-moi comme un objet d'horreur , ou aimez - moi comme je vous aime , je ne veux point d'un sentiment médiocre. = Que

vous êtes extrême ! = Pourquoi êtes-vous adorable ? Voulez-vous inspirer des sentimens ordinaires ? Cela n'est pas possible. Les cœurs vertueux qui vous connoîtront , vous idolâtreront ; les méchans vous fuiront, suis-je donc né pour être la victime de la première passion honnête que je ressens. Adieu , Milédy , je vous quitte pour jamais ; je vais prier mon Père de me permettre d'aller en *Amérique* pour y finir des jours que l'amour pouvoit rendre heureux , & que vos rigueurs ont empoisonné. = Voilà bien votre cœur ; les partis violens sont toujours ceux qu'il fait avec avidité. Je vous défends de quitter Paris ; je vous ordonne de me voir , & je vous déclare que je veux être votre amie. = Mon amie ! à votre âge ! charmante comme vous êtes ! Hé ! comment voulez-vous que je ne sois que votre ami , c'est votre Amant

que je suis , & que je ferai toute ma vie. N'y consentez-vous pas, divine Milédy ? = Ah ! mon Dieu , que vous êtes pressant ! = Prononcez le bonheur de ma vie , vous me permettez de vous aimer , de vous le dire , & d'espérer que vous ferez un jour ... = N'achevez pas cruel : aimez - moi , jouissez de votre ouvrage. Je vous aime avec transport ; si je n'avois pas voulu éprouver votre cœur , il y a long-tems que vous sçauriez que ma passion égale la vôtre. Aimons-nous , aimons-nous constamment , aimons-nous toujours , & soyons heureux par la certitude que nous ne changerons jamais. Je tombai aux genoux de Milédy , que j'arrosai de mes larmes , elle me releva ; nous nous jurâmes un amour éternel , pendant deux ans rien ne troubla un commerce si doux. Nous nous voyions

tous les jours ; nous nous écrivions lorsque nous ne pouvions pas nous voir. Il ne peut pas y avoir dans le monde une félicité plus parfaite ; il survenoit quelquefois entre elle & moi des petites brouilleries , qui étoient suivies d'un doux raccommodement. Le sujet en étoit toujours charmant ; c'étoit ordinairement une dispute sur la meilleure façon d'aimer. Je soutenois que c'étoit la mienne , elle vouloit au contraire sçavoir mieux aimer que moi. Nous nous échauffions là-dessus , nous nous grondions , nous boudions , cela finissoit par la permission qu'elle me donnoit de baiser sa main ; liberté que je n'avois jamais prise sans y être autorisé , j'avois cependant mille fois plus de plaisir avec Milédy que je n'en avois eu avec mes autres Maîtresses. N'est - ce pas - là

Niv

l'amour pur , l'amour véritable ? Les jours qu'elle étoit contente de ma docilité , de mes sentimens , les baisers sur sa bouche n'étoient point défendus , & je m'enivrois de plaisir sur ses divines lèvres. Délices du sentiment , vous valez cent fois mieux que les besoins de la nature ; on les satisfait , & on est sans desirs ; la vertu seule est une source pure d'inépuisables voluptés !

Après avoir passé deux années entières à jouir sans cesse du plaisir de nous voir , à étudier les rapports de nos ames , de nos goûts , nous crumes que nous nous étions assez éprouvés , & qu'il étoit tems de nous unir par des liens indissolubles ; nous convinmes avec Miledy que j'en parleroie à mon Père , & nous regardions notre bonheur comme certain. Que nous nous pré-

parames de tourmens en avouant notre passion ! Milédy en a souffert long-tems , j'en souffrirai toute ma vie ; car je ne cesserai jamais de l'aimer.

Depuis quelque tems j'étois extrêmement triste , les gens à sentiment ne sont point gais. Mon Père crut que comme le tems d'être reçu Médecin étoit arrivé , j'en avois de l'inquiétude ; il vint un matin dans ma chambre , & me dit : Je viens , mon cher Fils , vous rendre la joie que vous avez perdue ; vous pouvez différer tant qu'il vous plaira de vous faire agréger dans le Corps des Médecins. Je m'aperçois que cela vous fait de la peine , je ne veux point vous contraindre ; faites à cet égard tout ce qu'il vous plaira. Si vous croyez avoir besoin d'étudier encore , étudiez ; mais soyez content.

Vous avez un fond de tristesse qui m'afflige , que je ne veux point vous voir. Quel Père ! Vous jugez de ma sensibilité par la connoissance que vous avez de mon caractère , vous imaginez tout ce que ma reconnoissance & mon attachement me firent dire de tendre à ce bon Père. Il apprit que ma tristesse procédoit d'une autre cause que celle qu'il croyoit , il voulut la connoître. Je lui ouvris mon cœur , mon Père fut le confident & le protecteur de mon amour ; il me promit de parler au Père de Milédy , & m'assura que je serois bientôt satisfait. Je courus chez *Charlotte* pour lui en faire part ; nous éprouvâmes une joie parfaite , elle fut bientôt changée en une douleur profonde.

Mon Père fut effectivement , comme il me l'avoit promis , chez celui de Milédy ; mais il n'eut pas

lieu d'être content de sa réponse. Il lui dit nettement que sa Fille ne feroit jamais la Femme d'un François : il le dit , & sa résolution fut inébranlable. Comment un Homme d'esprit pouvoit-il se laisser conduire par un préjugé qui en suppose si peu ! Mon Père me fit part du mauvais succès de sa mission , & mit la mort dans mon cœur. La Famille de *Charlotte* & la mienne ne se virent plus. Je fus dix jours dans le désespoir , je ne voyois point Milédy ; je n'en recevois point de nouvelles , je ne voulois prendre aucune nourriture ; mon esprit s'aliéna , j'eus plusieurs jours de délire. On fit sçavoir au Père de Milédy quel étoit mon état. On lui dit que je mourrois , si je ne voyois point sa fille. Il répondit : Qu'il meure. Il y a peu d'exemple d'une barbarie pareille ; aussi je

puis vous avouer sincèrement que l'Homme que je méprise le plus, c'est le Père de Milédy *Charlotte*. Je passai près d'un mois dans une situation qui fit craindre pour ma vie. Les larmes de mon Père me firent consentir à prendre quelque nourriture ; je lui fis promettre qu'il feroit parvenir une de mes Lettres à Milédy ; il eut la bonté d'y consentir. Voici la première que je lui écrivis.

*LETTRE du Chevalier de Miran
à Milédy Charlotte.*

« JE ne sens plus mon existence ;
 » adorable Milédy , que par la
 » douleur que je ressens d'être sé-
 » paré de vous : la mort eût été
 » moins cruelle pour moi que no-
 » tre séparation. L'espoir que ces
 » caractères que je trace d'une

» main tremblante parviendront
» jusqu'à vous pour adoucir vos
» ennuis, me fait consentir de vivre.
» Tout n'est pas perdu , chère
» Amante , puisque nous nous ai-
» mons : pourquoi succomberions-
» nous sous le poids de la tyrannie ?
» Pourquoi n'aurions - nous pas la
» force d'être heureux ? Pourquoi
» ne consentirez-vous pas à devenir
» ma Femme , sans le consentement
» de votre Père ? Ah ! Milédy , par-
» don . . . Je m'égare. Votre vertu ,
» vos principes vous feront tou-
» jours respecter celui qui fait cou-
» ler nos larmes. Il est injuste , mais
» vous êtes sage ; je vous aimerois
» moins , si votre ame étoit moins
» belle . . . Souffrons , mourons ,
» s'il le faut ; mais faisons notre
» devoir. Adorable Amie , vous ne
» rougirez jamais des conseils de
» votre Amant ; je ne vous aime

» que pour vous ; je sçaurai vous
» sacrifier mes desirs, & ma vie ;
» je souffre plus de vos maux que
» des miens . . . Quelle est votre
» situation actuelle ? . . . Vous pleu-
» rez peut-être ? Vous pleurez sans
» doute en recevant cette Lettre ,
» je ne pourrai plus essuyer des lar-
» mes que je fais couler. Vous êtes
» malheureuse , très - malheureu-
» se ! c'est moi qui en suis la cause :
» sans moi , sans mon amour , sans
» mon obstination à vouloir être
» aimé , vous vivriez tranquille
» avec l'amitié de votre Père. J'ai
» empoisonné votre vie , voilà ce
» qui m'afflige , ce qui me déchire.
» Mon cœur se brise , mon ame s'al-
» tère , & tout cause mon affreux
» désespoir. Milédy , divine Milé-
» dy , Amante adorable & adorée ,
» me pardonnerez - vous les maux
» que je vous cause ? . . . — Oui,

» vous me pardonnez , généreuse
 » Amie , votre bonté ajoute à mon
 » tourment. Oubliez-moi , Milédy ,
 » je serai moins malheureux , quand
 » je le serai seul : c'est à moi de souffrir ,
 » je suis le seul coupable . . .
 » L'idée d'être aimé de vous , est cependant
 » bien consolante . . . Mais
 » s'il falloit la perdre pour votre
 » bonheur , je ne l'aurois plus , je
 » mourrois ; écrivez-moi cependant
 » encore une fois , que je connoisse
 » l'état de votre ame , & ce que
 » vous pensez de votre malheureux
 » Amant. Le Chevalier de
 » MIRAN ».

Je remis ma Lettre à mon Père ,
 qui me promit de m'en procurer
 la réponse. Quel Père ! il est peu
 d'exemple d'une tendresse comme
 la sienne ; aussi si tout mon sang
 avoit pu le faire vivre un jour de

plus, j'en aurois répandu pour lui jusqu'à la dernière goutte. Le chagrin que ma passion caufoit à ce bon Père, les choses tendres, raisonnables & consolantes qu'il me disoit, furent les premiers motifs qui en calmèrent l'ardeur & l'impétuosité. J'étois trop content de lui pour qu'il ne le fût pas de moi, sans cesser d'aimer Milédy, je fus plus tranquille. Elle répondit à ma Lettre.

*LETTRE de Milédy Charlotte
au Chevalier de Miran.*

« Notre séparation, mon cher
» Miran, m'a fait éprouver mille
» morts, je ne sçais comment
» j'ai pu résister à la douleur
» qu'elle m'a causée. Mon Père est
» inexorable; il faut renoncer à
» l'espoir flatteur d'être un jour
l'un

» l'un à l'autre ; s'il empêche no-
 » tre bonheur , il ne sçauroit étein-
 » dre nos sentimens , nous joui-
 » rons toujours de la douceur de
 » nous aimer. Ma constance éga-
 » lera la vivacité de mon amour.
 » Je ne serai jamais la Femme de
 » personne , puisque je ne puis
 » être la vôtre. J'ai répandu un
 » torrent de larmes en lisant vo-
 » tre Lettre , je la relirai sans cesse
 » pour me pénétrer davantage du
 » sentiment qui vous anime , &
 » que je veux conserver toute ma
 » vie pour vous. Vivez , mon cher
 » Chevalier ; vivez , aimez moi.
 » Je suis encore votre Amie , votre
 » Amante . . . & même votre Epou-
 » se ; mes sermens m'empêcheront
 » toujours d'être à un autre , je
 » mourrai en vous adorant. Adieu.
 » Milédy CHARLOTTE » .

Cette Lettre me fit encore connoître le bonheur. Je m'accoutumai insensiblement à ne plus voir Milédy, & à l'aimer sans espoir d'être à elle. Ses Lettres me tenoient lieu de tout, lorsque j'en recevois, je croyois l'entendre parler; il me sembloit que je lui parlois moi-même lorsque je lui écrivois. Vous ne sçauriez croire combien cette illusion avoit de charmes pour moi. Nous passâmes près d'un an dans cette correspondance intime. J'étois presque heureux, lorsqu'une Lettre de Milédy vint me replonger dans l'abîme affeux du malheur dont je ne suis jamais sorti, parce que je n'ai jamais cessé de l'aimer.



*LETTRE de Milédy Charlotte
au Chevalier de Miran.*

„ L'AMOUR que nous nous ob-
 „ stinons d'avoir l'un pour l'autre ,
 „ fait le malheur de tous les deux ;
 „ nous serions plus sages , mon
 „ cher Chevalier , de nous con-
 „ tenter d'un sentiment plus mo-
 „ déré ; je vous offre mon amitié ,
 „ daignez vous en contenter , soyez
 „ désormais mon Ami , croyez
 „ que je serai toujours la meilleure
 „ de vos Amies. Milédy CHAR-
 „ LOTTE „.

Après les sermens que Milédy
 m'avoit faits de m'aimer toujours ,
 m'écrire une Lettre aussi froide que
 celle que vous venez de lire , cela
 me parut inconcevable, & me donna
 pour elle une sorte d'indignation.
 Je lui écrivis sur le champ , au bas
 de sa Lettre , que je lui renvoyai.

« Vous n'êtes plus mon Amie ;
» vous ne m'êtes plus rien , je
» vous déteste ». Je n'eus point de
réponse de Milédy , j'appris peu
de jours après qu'elle étoit partie
pour *Londres* avec un de ses On-
cles , & qu'elle alloit se marier
avec un Homme extrêmement ri-
che , que son Père la forçoit d'é-
pouser. Cette nouvelle me donna
un dégoût décidé pour la vie. Je
fis tous mes efforts pour en sortir ;
je me nourris pendant plus d'un
mois avec du citron & du fruit
verd , pour détruire ma santé. Je
devins effectivement très-malade ,
ma poitrine étoit absolument dé-
périe , j'espérois de voir bientôt
finir toutes mes peines. J'eus le
malheur dans ces affreuses circonf-
tances , de perdre mon Père par
une mort subite. Ce surcroît de
douleur m'accabla véritablement,

je gardai quinze jours le lit ; c'est à cela que je dois le malheur de vivre encore , ne pouvant continuer de me nourrir aussi mal que je faisois , prenant au contraire du bouillon succulent , je me remis insensiblement. La raison venant ensuite à mon secours , je pris la résolution de ne plus chercher à abrégér mes jours ; je mène depuis la mort de mon Père & le mariage de Milédy , une vie languissante. Je ne sors point de ma Campagne , où j'attends la mort sans la désirer ni la craindre : ne pouvant être heureux , je cherche du moins à me procurer tous les plaisirs que mon ame sensible peut encore goûter ; je fais du bien aux autres ; j'économise mes revenus pour soulager les malheureux que je découvre aux environs de chez moi ; j'exerce la

Médecine par humanité ; je cultive mes champs par goût , je trouve dans ma solitude une douceur que j'ai vainement recherchée dans le monde ; il est l'écueil du Sage , la campagne en est l'asyle. Si le faste des villes n'avoit pas corrompu mon cœur , je vivrois parfaitement heureux ; si je suis habituellement Philosophe par réflexion , j'ai des instans où je ne le suis point du tout. Mon esprit s'égare quelquefois , & j'ai beaucoup de peine à le ramener à la modération que mon état exige , j'espère pourtant n'en changer jamais. Adieu , ma chère Amie , pardonnez - moi la mauvaise opinion que j'ai des Femmes ; j'ai fait de leur perfidie des épreuves qui ne me permettent pas d'en avoir une meilleure idée. Je sçais cependant qu'il y en a de

très-vertueuses ; vous sçavez vous-même combien je vous distingue & combien je vous aime.

Fin de la seconde & dernière Partie.



T A B L E

De la seconde Partie.

Lettre fixième. <i>Elle ne contient que de la Morale ; ceux qui ne l'aiment pas , peuvent se dispenser de la lire.</i>	Page 1
Lettre septième. <i>Caractère de la Méchante.</i>	39
Lettre huitième. <i>Caractère de la Dépravée.</i>	73
Lettre neuvième. <i>Caractère de la Perfide.</i>	87
Lettre dixième & dernière. <i>Caractère de la Tendre.</i>	127

ERRATA.

Page 28. ligne 6. assigné, lisez assignée. P. 30.
lig. 4. les, lis. ces. P. 37. lig. 12. levé, lis. élevé.
P. 45. lig. 1 & 2. comment n'aurois-je, lis. de la
manière que je n'aurois. P. 52. lig. 7. rous, lis. tout.
P. 70. lig. 4. & leur, lis. & à leur. P. 77. lig. 16.
Mastafoula, lis. Anastafoula, & par-tout où ce mot
est répété. P. 80. lig. 10. d'arrêter, lis. à retenir. P. 88.
lig. 6. l'abattre, lis. la battre. P. 90. lig. 20. les
diamans, lis. de diamans. P. 103. lig. 4. je croyois
alors, lis. je ne croyois pas alors. P. 109. lig. 22.
tant, lis. autant. P. 117. lig. 22. l'honorer, lis.
s'honorer. P. 132. lig. 16. m'affectoit, lis. m'affecta.
P. 137. lig. 18. m'interdisez, lis. me réduisez.



